

Industries rurales en Occident de la fin du Moyen Âge au XVIIIe siècle

Hermann Kellenbenz

Citer ce document / Cite this document :

Kellenbenz Hermann. Industries rurales en Occident de la fin du Moyen Âge au XVIIIe siècle. In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 18^e année, N. 5, 1963. pp. 833-882;

doi : 10.3406/ahess.1963.421064

http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1963_num_18_5_421064

Document généré le 13/05/2016

Industries rurales en Occident

DE LA FIN DU MOYEN AGE AU XVIII^e SIÈCLE

Au seuil d'un si vaste sujet, il m'a semblé qu'il fallait d'abord indiquer les points de vue, les problématiques avancés en ces domaines. Une introduction histographique s'imposait à moi. Ensuite nous aborderons de façon plus sûre le cœur de notre entreprise.

1

Quelques points de vue théoriques

Dans son ouvrage sur la Richesse des nations (1776), Adam Smith traitait, entre autres choses, des rapports entre habitants des campagnes et villes ¹. En essayant de serrer de près la réalité, il opposait la population rurale, agricole — seigneurs, fermiers, domestiques — aux villes en tant que centres de commerce et d'artisanat. Le monde campagnard se caractérisait, d'après lui, par « la vanité puérile » de la noblesse et par des méthodes de travail non rationnelles, tandis que l'activité commerçante et artisanale des villes était stimulée par l'intérêt propre et par le zèle professionnel.

Le tableau ainsi brossé par A. Smith de la ville et de la campagne, de leurs fonctions et de leurs possibilités économiques spécifiques, sera repris à satiété, avec des traits plus ou moins accusés, dans les théories économiques des années suivantes et ne manquera pas d'influencer la plupart des études d'histoire économique. C'est surtout la formulation, par Karl Bücher, du concept d'économie urbaine (*Stadtwirtschaft*) qui a contribué à enraciner l'idée d'un dualisme économique ville-campagne.

1. Adam SMITH, *Natur und Ursachen des Volkswohlstandes* (trad. allemande), I, Berlin, 1879 p. 428 et suiv.

Entre temps, on avait trouvé un nouveau point de départ, grâce à la théorie de la répartition géographique des activités économiques, élaborée, en 1826, par J. H. Thünen pour l'agriculture, et plus tard, par Alfred Weber, pour l'industrie moderne ¹. Mais cette théorie aussi présente des lacunes ; de toute manière, l'évolution historique — dont il est justement question ici — n'est guère prise en considération ni par elle, ni par la théorie des « espaces économiques » qui en est dérivée, d'autant plus que ces thèses ont été élaborées surtout en fonction de la situation actuelle de l'économie nationale ². Il ne faut pas perdre de vue, néanmoins, les notions que la théorie économique a introduites ; je pense notamment au « principe des frais » et à l'importance de la répartition géographique de la population et du capital-matériel, c'est-à-dire des moyens d'exploitation. Bruno Kuske a montré de quelle manière l'historien peut utiliser cette problématique au profit de l'histoire et de la géographie de l'économie mondiale ³. Les géographes économistes se sont eux aussi penchés sur ces problèmes et ont exposé des idées intéressantes en ce qui concerne les notions de région économique ⁴ et d'espace économique ⁵.

Les théories concernant les différentes phases d'évolution de l'humanité, ainsi que la théorie sur la répartition géographique des activités ⁶, ont provoqué de nombreuses discussions. Les historiens y ont participé en faisant des suggestions de valeur qui ont finalement permis de nuancer et de corriger des vues par trop schématiques. D'une grande importance furent à cet égard, notamment, les travaux de Théodor Mayer (1924) ⁷. Reprenant certaines idées d'Othmar Spann, en particulier sa définition du concept d'économie de marché (*Verkehrswirtschaft*), Th. Mayer définit les villes, à l'intérieur d'une économie nationale, comme les points

1. Cf. Alfred WEBER, *Ueber den Standort der Industrien*, Tübingen, 1909.

2. Cf. en particulier August LÖSCH, *Die räumliche Ordnung der Wirtschaft*, 2^e éd., Iéna, 1944 ; — Walter ISARD, *Location and Space Economy. A general theory relating to industrial location, market areas, land use, trade and urban structure*, New York 1956.

3. Cf. BRUNO KUSKE, *Entstehung und Gestaltung des Wirtschaftsraumes, Beiträge zur Geschichte und Geographie der Weltwirtschaft*, Bonn, 1930.

4. Cf. N. CREUTZBURG, *Das Lokalisationsphänomen der Industrien*, Stuttgart 1925 ; — W. CREDNER, *Landschaft und Wirtschaft in Schweden*, Breslau, 1926 ; — E. FELS, « Der Einfluss der Wirtschaft auf Naturlandschaft und Lebewelt », dans *Beiträge zur Wirtschaftsgeographie, Ernst Tiessen zum 60. Geburtstag*, Berlin, 1931, p. 53 et suiv.

5. Theodor KRAUS, *Der Wirtschaftsraum. Gedanken zu seiner geographischen Erforschung*, Cologne, 1933 ; — du même, « Wirtschaftsgeographie als Geographie und als Wirtschaftswissenschaft », dans *Erde*, 88, 1957, p. 112.

6. Theodor MAYER renvoie à A. SCHAFFLE, *Das gesellschaftliche System*, 3^e éd., Tübingen 1873, p. 278, qui fait une distinction entre industries de luxe et productions ordinaires, les premières se trouvant dans les lieux de foire et les résidences, les secondes dans les petites villes et les villages ; mais Mayer ne se range pas à cette opinion.

7. Theodor MAYER, « Wirtschaftsstufen und Wirtschaftsentwicklung », dans *Zeitschrift für Volkswirtschaft und Sozialpolitik*, nouv. série, t. II, 1922, 676-692 ; — cf. aussi Werner SOMBART, *Der moderne Kapitalismus*, 3^e éd., Munich et Leipzig 1919, I, p. 247 et suiv., II, p. 683, 901 et suiv.

où s'exerce sans interruption la concentration et la distribution des biens. Mais à son avis, ceci n'est pas toujours valable pour l'industrie. La production industrielle peut aussi être dispersée dans la campagne (industrie à domicile), ou être concentrée dans un point qui n'est pas nécessairement une ville (fabrique) ¹. Th. Mayer considère que la répartition géographique des industries non urbaines relève d'une explication ou bien « géographique » — du fait que certaines matières premières ne se rencontrent qu'en certains endroits —, ou bien « historique » : telle circonstance favorisant les débuts d'une production en un endroit donné, ou son perfectionnement. Pour l'industrie moderne, Th. Mayer admettait la primauté d'autres considérations, fondées sur le « rationalisme économique », et qui ne perdent leur importance que là où un procédé artistique intervient à côté d'un procédé technique.

Ainsi donc, les historiens ont pris conscience de ce que dès le Moyen Age, les rapports ville-campagne sont beaucoup plus complexes que la théorie d'un développement économique par phases successives, avec son concept d'économie urbaine, ne voulait l'admettre. Leurs efforts ont porté, par des études de détail, sur l'ensemble de ces rapports. Parmi les plus importantes de ces contributions, je situerai d'abord celle de Rudolf Häpke, qui dirigea ses critiques contre le concept de ville-type ² : concept qui s'éloigne trop, à son avis, de la diversité du réel historique ; il accepte par contre, comme base d'une classification, une série de types « empruntés à la réalité ». En étudiant, notamment, les principales branches de l'activité, dans les Pays-Bas du Nord, il élabore le concept de « région économique » : une ou plusieurs villes forment, avec le pays plat, une communauté économique. Or la région économique — constate-t-il — est antérieure à l'apparition des villes ; ainsi, dans le plat pays, commerce et industrie existaient déjà auparavant, à côté de l'agriculture et de l'élevage ; c'était le cas du temps des Frisons et il en sera de même, plus tard, dans les régions fertiles de la Frise, les *Marschen* qui restèrent un type de plats pays, sans villes et néanmoins pourvues de commerce et d'industrie ³. Prenant toujours l'exemple de la Hollande, R. Häpke montre ensuite le processus de division du travail entre grande ville, petites villes et villages : « Amsterdam assumait de plus en plus le rôle commercial, le *Waterland*, avec ses petites villes portuaires et avec ses villages, le rôle de navigation ; Hoorn, Enkhuizen, Medemblik, le groupe

1. Cf. Th. MAYER, « Wirtschaftsstufen und Wirtschaftsentwicklung », p. 648 et suiv.

2. Cf. Rudolf HÄPKE, *Die Entstehung der holländischen Wirtschaft. Ein Beitrag zur Lehre von der ökonomischen Landschaft* (t. I de la coll. Studien zur Geschichte der Wirtschaft und Geisteskultur, éd. par R. Häpke), Berlin, 1928, p. 13 et suiv.

3. Cf. p. ex. J. A. FABER, « Handel und Schifffahrt Frieslands im Lauf der Jahrhunderte », dans *It Beaken*, XXIV, 1962, p. 1-11.

des villes de la Frise occidentale et les îles le long de cette côte s'intégrèrent elles aussi dans ce complexe d'activités centré sur Amsterdam »¹.

Le concept de région économique fut utilisé aussi par Ludwig Beutin, un élève de Häpke, pour désigner l'unité créée par la convergence des ressources naturelles, de l'activité économique et de l'action des administrations². Il le préférait au concept d'espace économique, comme plus concret.

La théorie de la répartition géographique des activités, le concept de région économique, les études sur le *Verlagssystem*³ ainsi que les derniers progrès de la recherche dans le domaine de l'histoire urbaine⁴, tout ceci facilite aujourd'hui notre tâche quand il s'agit d'établir les centres de concentration de l'industrie rurale et leur importance. Les industries de la toile s'implantent dans la zone du lin qui va de l'Irlande à la partie orientale de l'Allemagne moyenne, en passant par le Nord-Ouest de la France, la Westphalie et la Basse Saxe ; les industries métallurgiques se fixent dans les pays montagneux riches en forêts, en eaux, là surtout où existent des ressources minières. Mais ces considérations très générales doivent être complétées par toute une série d'autres facteurs : situation démographique, structures sociale et agraire, réseau des communications, politique économique.

Un autre point de vue doit être mentionné encore, sur lequel Eli F. Heckscher, surtout, a attiré l'attention⁵. La théorie de K. Bücher, de

1. Cf. aussi T. S. JANSMA, « De economische opbloei van het Norden », dans *Algemene Geschiedenis der Nederlanden*, t. V, Utrecht, 1952, p. 214.

2. Ludwig BEUTIN, *Geschichte der südwestfälischen Industrie- und Handelskammer zu Hagen und ihrer Wirtschaftslandschaft*, Hagen, 1956, p. 11 ; cf. aussi Heinrich KRAMM, « Landschaft und Raum als ökonomische Hilfsbegriffe », dans *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 34, 1941, p. 1-14.

3. Cf. le travail de Fridolin FÜRGER, *Zum Verlagssystem als Organisationsform des Frühkapitalismus im Textilgewerbe*, Stuttgart, 1927.

[Il n'existe pas encore de terme français pour désigner ce système. Souvent, on emploie l'expression « travail à domicile ». Toutefois — et les pages qui suivent en donneront des exemples —, la production industrielle à domicile n'était pas toujours organisée d'après ce système, qui, d'autre part, s'appliquait aussi à des secteurs où un travail « à domicile » est exclu, dans l'extraction minière par exemple. Or, il consiste essentiellement en ceci : un entrepreneur, le *Verleger*, avance des fonds ou fournit des matières premières à un artisan ou à un groupe d'artisans (le verbe est *verlegen*) et leur reprend la marchandise fabriquée qu'il revend à son propre compte. Pour retenir au moins la première de ces deux caractéristiques, nous nous servons donc, faute de mieux, des mots « commanditaire » et « commanditer » chaque fois qu'il sera possible ; le terme *Verlagssystem* étant intraduisible, force nous est d'employer parfois aussi l'expression allemande afin d'éviter toute équivoque au sujet d'un système dont l'importance sera constamment soulignée par cette étude.] (Note du trad.)

4. Cf. Karl BOSL, « Staat, Gesellschaft, Wirtschaft », dans GEBHARDT, *Handbuch der Deutschen Geschichte*, I, 8^e éd., Stuttgart, 1954, p. 665 et suiv. (avec bibliographie) ; — Carl HAASE, *Die Entstehung der westfälischen Städte* (coll. Veröffentlichungen des Provinzialinstituts für westfälische Landes- und Volkskunde, série 1, cahier 11), Münster-Westfalen, 1960.

5. Eli F. HECKSCHER, « Den ekonomiska innebörden av 159-och 1600-talens svenska stadsgrundningar », dans *Hist. Tidskrift* (suéd.) 43, 1923, p. 309 et suiv.

stades successifs de développement, dont le stade d'économie urbaine, ne tient pas compte de ce que l'organisation des villes dans le monde méditerranéen, dérivée des cités antiques, ne s'est pas répandue uniformément sur toute l'Europe, notamment sur les régions d'habitat germanique ; dans ces dernières, surtout dans les régions côtières, la conception germanique de la liberté du travail se maintint à l'encontre du pouvoir économique de la Hanse et, plus tard, à l'encontre de la politique économique des États princiers absolutistes. Et c'est justement là, dans les zones côtières, de la Frise aux récifs de la Finlande, que nous trouvons de nombreux exemples d'entreprises rurales et paysannes¹. Mais à l'intérieur du pays aussi, dans des zones marginales, une certaine liberté pouvait se faire jour : ainsi dans les régions montagneuses, où le trafic pénétrait difficilement et où l'on continua longtemps encore à défricher — travail pour lequel on accordait certaines libertés aux colons². Enfin, il existait quelques métiers libres, tels ceux de mineurs et de verriers.

Tels sont les problèmes posés par les historiens allemands : en Suisse, aux Pays-Bas, en France et en Angleterre, il y eut aussi quelques recherches dont nous reparlerons. Sur le sujet qui nous intéresse ici, il n'y a, à vrai dire, que peu d'études systématiques. Nous renvoyons surtout aux recherches les plus récentes d'E. Carus-Wilson³, de Joan Thursk⁴, de B. H. Slicher van Bath⁵, à la discussion née autour des *Annales*, par exemple à la partie historique du colloque français « Villes et campagnes »⁶, ainsi qu'aux recherches de Bodmer et de Braun en Suisse⁷.

1. Hermann KELLENBENZ, « Bäuertliche Unternehmertätigkeit im Bereich der Nord-und Ostsee vom Hochmittelalter bis zum Beginn der Neuzeit », dans *Vierteljahrsschrift für Sozial-und-Wirtschaftsgeschichte*, 49, 1962, p. 1 et suiv.

2. Cf. la récente étude de Friedrich LUETGE, « Das Problem der Freiheit in der frühen deutschen Agrarverfassung », dans *Studi in onore di Amintore Fanfani*, I, Milan, 19, p. 496 et suiv.

3. E. M. CARUS-WILSON, « An Industrial Revolution of the Thirteenth Century », dans *Economic History Review* 1941, réédité dans *Medieval Merchant Adventurers. Collected Studies* by E. M. Carus-Wilson, Londres, 1954, p. 183 et suiv.

4. Joan THURSK, « Industries in the Countryside », dans *Essays in Economic and Social History of Tudor and Stuart England*. In Honour of R. H. TAWNEY, ed. by F. J. Fischer, Cambridge 1961, p. 70 et suiv.

5. B. H. SLICHER VAN BATH, « Historische ontwikkeling van de textielnijverheid in Twente », dans *Textielhistorische Bijdragen*, 2, 1960, p. 21-39 ; — du même, *De agrarische Geschiedenis van West-Europa (500-1850)*, Utrecht et Anvers, 1960, p. 137 et suiv., 240 et suiv., 340 et suiv.

6. *Villes et Campagnes. Civilisation urbaine et civilisation rurale en France*. Recueil publié sous la direction et avec une introduction de Georges FRIEDMANN, Paris (sans date), p. 3 et suiv. Voir aussi : Georges LIVET, « La route royale et la civilisation française, de la fin du xv^e au milieu du xviii^e siècle », dans *Les routes de France depuis les origines jusqu'à nos jours*, Paris, 1958, p. 58 et suiv.

7. Walter BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft im Rahmen der übrigen Industrie und Wirtschaftszweige*, Zürich, 1960 ; — Rudolf BRAUN, *Industrialisierung und Volksleben. Die Veränderungen der Lebensformen in einem ländlichen Industriegebiet vor 1800 (Zürcher Oberland)*, Erlenbach, Zürich et Stuttgart, 1960.

En Angleterre et dans les Iles britanniques

Après ces considérations générales, nous essayerons de préciser dans quelle mesure la population paysanne et campagnarde a exercé une activité industrielle, et ceci depuis les débuts de l'époque moderne jusqu'aux commencements de l'industrialisation au cours du XVIII^e siècle. La région intéressée sera l'Europe occidentale, en particulier l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, la partie occidentale de l'Allemagne et la Suisse. Nous ferons porter notre attention surtout sur l'industrie textile, et aussi sur l'exploitation minière et sur le travail des métaux.

Dans la campagne anglaise, l'artisanat rural semble avoir joui, dès le Moyen Age, d'une grande liberté de mouvements ; en tout cas, les corporations des villes n'ont pas réussi à la restreindre ¹.

C'est dans la fabrication des draps que l'activité des artisans des campagnes a acquis le plus d'importance. La draperie anglaise a pris son essor bien avant l'époque d'Édouard III, comme l'a montré E. Carus-Wilson : pour pouvoir juger de l'évolution dans son ensemble — nous dit-elle —, il faut recourir non seulement aux sources urbaines et aux archives laissées par les corporations de métiers, mais aussi à la documentation d'origine non citadine, rurale ². Elle constate, au XII^e siècle, un important progrès technique dans le travail de la laine : le drap n'est plus foulé à la main ou avec les pieds, mais mécaniquement, à l'aide de marteaux de bois qu'une roue à aubes mettait en mouvement. Des moulins à fouler ont existé en Angleterre depuis le fin du XII^e siècle. Les Templiers et d'autres ordres religieux semblent avoir été les premiers à se servir de la nouvelle technique, mais on la voit appliquée aussi sur des domaines épiscopaux et dans les entreprises de propriétaires terriens laïques, surtout dans celles du roi. Au cours du XIII^e siècle, les moulins à fouler se répandirent un peu partout en Angleterre et au delà des frontières du pays de Galles. On comprend facilement que les guildes urbaines aient perdu le contrôle de ce mouvement, et que la draperie, grâce aux récentes possibilités techniques, ait pénétré dans des régions tout à fait nouvelles, loin de l'Angleterre orientale, son ancien centre, et se soit implantée dans les régions vallonnées de l'Ouest et du Nord, notamment le West Riding, le district des lacs, la Cornouaille, le Devon, le Somerset, les *Costwolds*, le Wiltshire et la vallée du Kennet. Autour de ces moulins se formèrent

1. Georg BRODNITZ, *Englische Wirtschaftsgeschichte*, I, Iéna, 1918, p. 450 et suiv., n'étudie pas le problème qui nous intéresse ici, bien qu'il traite de l'expansion de la draperie à la campagne.

2. E. CARUS-WILSON, « An industrial Revolution of the thirteenth century » dans *Economic History Review*, 1941, réédité dans *Medieval Merchant Adventurers*, Londres, 1954 (p. 183 et suiv.).

des groupes de travailleurs qui n'avaient rien à voir avec les corporations de métiers des villes et qui se composaient aussi bien de foulons que de tisserands ; car on trouvait en plus sur place, non seulement la force hydraulique, mais une main-d'œuvre bon marché, échappant aux contributions urbaines et aux restrictions imposées par les guildes. Bientôt, même une partie de la main-d'œuvre des villes partit vers la campagne. Au cours de l'essor ultérieur de la draperie anglaise ¹, trois grands centres de production se constituèrent : l'Ouest, surtout les *Cotswolds* du Sud qui, à la fin du xv^e siècle, fourniront peut-être la moitié de la production anglaise de draps : *broadcloths*, *kerseys* et autres qualités bon marché ; puis le Yorkshire producteur de *kerseys*, surtout au long des rives du Stour, où des églises de belle allure témoignent de la richesse des villages ; enfin le West Riding Yorkshire, aussi producteur de *kerseys*, et quelques centres secondaires comme le Westmorland, connu pour ses *kendals*.

E. Carus-Wilson souligne que c'est surtout l'utilisation de l'eau comme force motrice qui donna à la draperie anglaise sa supériorité sur la draperie des Pays-Bas ; d'où l'émigration vers l'Angleterre, de tisserands flamands et brabançons ² ; en effet, le pays des moulins à vent n'offrait guère la possibilité de construire des moulins à fouler. D'autres facteurs prirent encore de l'importance quand la draperie anglaise commença à se répandre à la campagne : la structure agraire et le mode d'exploitation permettaient de trouver facilement de la main-d'œuvre, car de nombreux petits cultivateurs pouvaient se consacrer accessoirement au tissage, lorsque les travaux sur leur petite propriété ne les absorbaient pas entièrement ou que les corvées dues au propriétaire du manoir étaient peu nombreuses, tandis que les femmes de la maison cardaient, peignaient et filaient. Contrairement à l'économie urbaine de caractère corporatif, la situation à la campagne permettait d'accorder une liberté de travail relativement grande, si bien que les représentants de toutes les couches sociales purent exercer assez facilement le métier de *clothier*. Il y avait ceux qui venaient de l'artisanat : tisserands, foulons, teinturiers et tondeurs ; d'autres venaient de l'extérieur : propriétaires de troupeaux de moutons, commerçants en produits alimentaires, bouchers, nobles campagnards. Souvent de petits drapiers combinaient leur industrie non seulement avec une activité agricole, mais avec un autre métier, celui de meunier ou de boucher par exemple. Dans bien des cas, le *large-scale manufacturer* était en même temps propriétaire terrien et ses propres moutons fournissaient une partie de la laine qu'il travaillait. Dans cet

1. Cf. pour ce qui suit : E. CARUS-WILSON, « The Woollen Industry », dans *The Cambridge Economic History of Europe*, ed. by M. M. Postan and E. E. Rich, II, Cambridge, 1952, p. 409 et suiv.

2. Cf. Henri-E. DE SAGHER, « L'Immigration de tisserands flamands et brabançons en Angleterre sous Edouard III », dans *Mélanges d'histoire offerts à Henri Pirenne*, Bruxelles, 1926, p. 109 et suiv.

univers des villages, dont beaucoup grandirent à l'intérieur du domaine seigneurial pour devenir des *townships*, régnait aussi une grande liberté, favorable aux innovations techniques. Ainsi, dans les premières années du xv^e siècle, ou même plus tôt, l'opération du lainage fut mécanisée pour la première fois, au moyen du « moulin à lainer »¹. En 1435, trois de ces moulins sont mentionnés parmi les biens de William Haynes de Castlecombe, paysan enrichi mais qui, en tant que *villain*, devait demander au seigneur la permission de marier sa fille hors du domaine.

Car les liens féodaux n'empêchaient pas d'exercer une activité d'entrepreneur, ni d'acquérir des richesses. Un autre de ces entrepreneurs, Jack Winchcombe de Newbury, mort en 1519, aurait employé 1 040 personnes. Son exemple montre bien quelle extension pouvait prendre le *Verlagssystem*. Le *clothier* faisait souvent exécuter chez lui le cardage, le peignage, le filage et le tissage ; mais plus souvent encore, il « commandait » des artisans de la région, qui travaillaient chez eux². Ce système s'étendit également sur certaines parties de l'Irlande, du moins en ce qui concerne le filage³.

Après l'invention des machines à filer et à tisser, donc depuis le milieu du xviii^e siècle, l'industrie des draps changea totalement de caractère. Les usines se concentrèrent dans les villes ou dans les gros bourgs qui bientôt devinrent des villes. Le tissage à domicile passa à l'arrière-plan, les fileurs et les tisserands abandonnèrent de plus en plus le travail à domicile et devinrent des ouvriers d'usine. Processus étroitement lié, on le sait, au mouvement des *enclosures* et au regroupement des propriétés dispersées, qui, dans bien des cas, fut préjudiciable à l'agriculture, exercée sur des terres louées, avec droits de jouissance dans les communaux, obligeant le paysan à chercher un nouveau mode d'existence. Toutefois, les travaux modernes ont montré qu'il ne faut pas trop valoriser ce phénomène, mais le replacer dans le cadre d'une tendance générale à la surpopulation⁴.

Le second secteur de l'industrie textile anglaise, reposant sur l'emploi du coton et produisant des tissus mélangés, les futaines, est d'apparition plus récente et ne trouve son épanouissement qu'à partir du xvi^e siècle. Tout comme la draperie de laine, le tissage de coton se répandit à la

1. En anglais : *gigmill*.

2. Cf. E. CARUS-WILSON, « The Woollen Industry », dans *The Cambridge Economic History*, II, p. 425.

3. Cf. Hans HAUSHERR, *Wirtschaftsgeschichte der Neuzeit*, 2^e éd. Cologne et Graz, 1960, p. 162.

4. Nous ne pouvons citer ici tous les ouvrages qui traitent de cette question fort discutée ; pour cette raison, nous ne citerons que : J.-D. CHAMBERS, « Enclosure and Labour Supply in the Industrial Revolution », dans *The Economic History Review*, 2nd ser., 5, 1953, p. 319-343 ; — du même « Industrialisation as a Factor in Economic Growth in England, 1700-1900 », dans *Première Conférence Internationale d'Histoire Economique. Contributions, Communications*, Stockholm 1960, Paris - La Haye, 1960, p. 211 et suiv.

campagne, notamment dans le Lancashire, autour de Bolton et de Manchester ¹, ainsi que dans la région de Dorset, de Cheshire, de Derbyshire. Là aussi, présence du *Verlagssystem*, mais, dans une proportion également assez considérable, de maîtres-artisans indépendants, habitant la campagne. Ce n'est qu'au milieu du XVIII^e siècle que la dépendance vis-à-vis des marchands urbains semble avoir atteint son point culminant. A cette époque, les tisserands salariés commencèrent à s'organiser pour imposer leurs revendications. Dans ce secteur comme dans l'autre, les inventions techniques, le mouvement des *enclosures* et quelques autres facteurs provoquèrent de vives inquiétudes quant à l'industrialisation, et firent reculer l'artisanat rural au profit du travail en usine. Toutefois, vers 1772 encore, le nombre des tisserands de futaine ruraux, dans le district de Manchester, était plus grand que celui des tisserands urbains : à Manchester même, on compte 55 *justian-manufacturers*, c'est-à-dire des maîtres-artisans, avec leurs compagnons et leurs apprentis, contre 73 dans les districts ruraux autour de Manchester ².

Enfin, citons brièvement l'industrie rurale de la toile, en Ecosse et en Irlande, qui représenta, jusqu'au XVIII^e siècle, une concurrence non négligeable pour la toilerie de l'Europe centrale sur les marchés d'outre-mer ³. En Irlande, les petits fermiers ne pouvaient subsister que grâce au travail artisanal à domicile. La pratique des bas salaires permit aux toiles irlandaises de résister longtemps à la concurrence étrangère.

Dans le domaine de l'industrie du fer, les progrès techniques de la fin du Moyen Age, notamment la fonte du fer au moyen du haut-fourneau et l'utilisation de la force hydraulique pour actionner les martinets, eurent pour effet de répandre l'industrie métallurgique dans les régions montagneuses riches en eaux et en forêts, là surtout où existaient des gisements de fer. Ainsi dans le *weald* du Sussex apparurent des entreprises d'*ironmasters* ⁴. Dans les montagnes du Nord-Ouest, se rencontraient des mines de plomb et d'étain, ainsi que des gisements de cuivre, exploités

1. Cf. C. W. DANIELS, *The Early English Cotton Industry*, dans Publications of the University of Manchester, Historical Series, XXXVI, Manchester, 1920.

2. Cf. aussi Louis W. MOFFIT, *England in the Eve of the Industrial Revolution. A Study of the Commerce and Social Condition from 1740 to 1760, with special reference to Lancashire*, Londres, 1925, p. 128 et suiv.

3. C. GILL, *The Rise of the Irish Linen Industry*, 1925 ; — E. R. R. GREEN, *The Lagan Valley*, 1949 ; Constantia MAXWELL, *Country and town in Ireland under the Georges*, Dundall 1949, p. 230 et suiv. ; — HAUSHERR, *Wirtschaftsgeschichte der Neuzeit*, p. 153 et suiv., et p. 295.

4. Cf. Charles FOULKES, *The Gun-Founders of England*, Cambridge, 1937 ; — Rhys JENKINS, « The Rise and Fall of the Sussex Iron Industry », dans *Transactions of the Newcomen Society*, 5th série, I, 1920, p. 21 ; — du même, « Ironmaking in the Forest of Dean », *ibid.*, VI, 1927, p. 42 et suiv. ; Ernest STRAKER, *Wealden Iron*, Londres, 1931 ; John U. NEF, « Mining and Metallurgy in Medieval Civilisation », dans *The Cambridge Economic History*, II, p. 461 et suiv.

en partie grâce à des capitaux étrangers ¹. J. U. Nef souligne que, dans de nombreuses parties de l'Europe, les petites entreprises de propriétaires terriens, employant moins d'une douzaine de gens du village, étaient courantes dans l'industrie minière et dans le travail des métaux ; de même pour les charbonnages établis le long du Tyne dans le Durham et dans le Sud du Nottinghamshire ². Au fur et à mesure que le charbon de bois se raréfiait et que les gisements de fer s'épuisaient, la production se déplaça vers d'autres régions, dans le Nord et l'Ouest du pays ; pour trouver du combustible, on remonta même jusqu'à la côte Ouest de l'Écosse. Des travaux récents ont établi que, dans la phase décisive du début et du milieu du XVIII^e siècle, ce sont les Quakers qui ont introduit d'importantes innovations techniques, comme l'utilisation du charbon de terre, et qui ont fourni les capitaux nécessaires à la production : en première ligne les Rowlinson et les Lloyd, le groupe de Yorkshire et les Darby ³. Le travail du fer destiné à l'exportation se concentra peu à peu dans la région de Birmingham et de Sheffield. Aux alentours de Birmingham, cette industrie était florissante à Dudley, à Wednesbury et à Wolverhampton, villages qui devinrent plus tard des villes. Un autre centre était Hallamshire ⁴.

Il existait en outre des communes rurales où l'on travaillait le fer pour le marché local. Paul Mantoux souligne que, surtout en Écosse, et ceci vers le milieu du XVIII^e siècle encore, la presque totalité du travail métallurgique était aux mains des maîtres-forgerons campagnards. L'organisation de cette industrie différait quelque peu de celle de l'industrie textile. La production, notamment dans la région de Birmingham, reposait bien sûr sur le *Verlagssystem*, mais tandis que, dans la draperie et dans l'industrie cotonnière, l'artisanat rural a fait éclater les corporations urbaines, dans la métallurgie, au contraire, les corporations, sévèrement organisées, s'emparèrent de l'artisanat rural ; ainsi, dans le Hallamshire, on rencontre une *company of cutlers* campagnarde ⁵.

1. Cf. J. W. GOUGH, *The Mines of Mendip*, Oxford, 1930, p. 112 et suiv., 206, 233 ; George Randall LEWIS, *The Stannaries. A Study of the english Tin Miner*, Cambridge Mass. 1924, p. 34 et suiv. ; — A. K. HAMILTON JENKIN, *The Cornish Miner. An account of his life above and underground from early times*, 2^e éd. London 1928, p. 48 et suiv., p. 83 et suiv. ; — Herbert HEATON, *Economic History of Europe*, Rev. Ed., New York 1948, p. 316.

2. Robert L. GALLOWAY, *A History of Coal Mining in Great Britain*, London 1882, p. 4 et suiv. ; — John U. NEF, *The Rise of the British Coal Industry*, Londres, 1932 ; — du même, *Mining and Metallurgy in Medieval Civilisation*, p. 474.

3. Cf. Arthur RAISTRICK, *Quaker Contribution to Science and Industry, being an Account of the Quaker Contribution to Sciences and Industry in the 17th and 18th Centuries*, Londres, 1950, p. 11 et suiv., 89 et suiv. ; — du même, *Dynasty of Iron Founders. The Darbys and Coalbrookdale*, Londres etc., 1953, p. 1 et suiv.

4. Paul MANTOUX, *The Industrial Revolution in the Eighteenth Century, And Outline of the Beginnings of the Modern Factory System in England*, 11^e éd., Londres 1952, p. 280 et suiv.

5. P. MANTOUX, *op. cit.*, p. 184 et suiv. ; — Sir John CLAPHAM, *A concise Economic History of Britain. From the Earliest Times to A.D. 1750*, Cambridge 1950, p. 189 et suiv.

Il faut mentionner aussi la participation de la campagne à la construction de navires, à la pêche et aux industries qui s'y rattachent ¹.

Enfin, les environs de la métropole de Londres peuvent servir d'exemple, et illustrer la manière dont, en Angleterre, les grands centres économiques étendirent leur influence sur la campagne environnante et favorisèrent la naissance d'entreprises industrielles. Citons le travail de la soie à Spitalfields, les moulins, les brasseries, les distilleries, les tanneries et autres entreprises industrielles à Mark Lane et Southfield ².

Tout ce que nous venons de dire nous amène à poser la question capitale : pour quelles raisons les industries rurales, sous leurs différentes formes, ont-elles connu en Angleterre une telle diffusion ? La théorie de la répartition géographique des activités, peut-elle suffire, seule, à l'expliquer ?

Certes, la bonne distribution des richesses du sol, de la laine, des forces hydrauliques, enfin du combustible qu'est la forêt, a joué un rôle important, ainsi que l'esprit d'initiative des propriétaires ruraux et des marchands qui, dans les grands centres, ont su organiser la main d'œuvre des campagnes. Mais tout cela ne donne pas une explication suffisante. De toute évidence, d'autres facteurs sont intervenus, qui résultaient de la structure agraire et de la structure sociale de la population rurale. Joan Thursk a récemment abordé ces problèmes dans un article très suggestif ³. Elle montre que l'extraction des richesses minières, dans la moitié occidentale de l'Angleterre, s'implanta dans des régions où prédominait l'élevage, moins exigeant en main-d'œuvre que le travail des champs ; le chef de famille y avait donc la possibilité de se livrer à l'exploitation minière, tandis que sa famille se chargeait des travaux des champs et du bétail. Joan Thursk constate d'autre part, que dans toutes les régions anglaises où le travail des mines coexiste avec l'élevage, les villages sont grands et bien peuplés. Elle cite, à ce sujet, un document du Derbyshire, de 1620, où l'on souligne que « plusieurs milliers de gens vivent du travail dans les mines de plomb, dans les mines de charbon, dans des carrières et dans des forges », ce qui expliquerait pourquoi la population y dépendait dans une si large mesure des arrivages de céréales du dehors.

Joan Thursk analyse ensuite avec le plus grand soin le domaine propre de l'industrie textile. Elle cite d'abord en exemple la draperie de Wiltshire. A la fin du xv^e siècle, il existe plusieurs centres ruraux de fabrication drapière : au Nord-Ouest, entre Malmesbury et Wesbury, et au Sud, autour de Mere ; il est significatif que dans la première région, on produisait du

1. CLAPHAM, *A Concise Economic History of Britain*, p. 190 et 236.

2. Cf. T. S. ASHTON, *An Economic History of England, The 18th Century*, Londres, 1952, p. 91.

3. Joan THURSK, « Industrie in the Countryside », dans *Essays in Economic and Social History of Tudor and Stuart England. In Honour of R. H. Tawney*. Ed. by F. J. Fischer, Cambridge, 1961, p. 70-88.

fromage, et dans la deuxième du beurre. L'auteur fait remarquer à ce propos que les fermes paysannes pratiquant le commerce des laitages se trouvent dans des régions où les propriétés dispersées furent regroupées tôt, au contraire des régions céréalières et des régions d'important élevage de moutons, où de nombreux champs et des communaux restèrent ouverts jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Dans les premières, l'exploitation paysanne autonome se maintint, dans les autres, au contraire, l'exploitation du type seigneurial prédominait.

J. Thursk retrouve cette relation étroite entre industrie textile et commerce des laitages à Suffolk, surtout dans le sud du pays, qui, au XVI^e siècle, exportait du beurre et du fromage vers Londres. Elle essaye de démontrer le rapport qui existe entre le mode de partage des successions et la surpopulation qui en découle, en particulier, pour la région du Weald, dans le Kent, ancien pays de forêts. D'après ses constatations, les *clothiers* pratiquaient, au début du XVII^e siècle, l'association significative du commerce de la laine et du fromage.

Joan Thursk cite enfin l'industrie textile du Wertmorland. C'était une région infertile, de pâturages, aux propriétés petites, mais pourvues de vastes communaux dans des terrains marécageux ; les villages avaient une population nombreuse et, dans la période pour laquelle l'auteur dispose de documents, complétaient leurs revenus paysans par l'exploitation de mines de fer, de plomb, ainsi que de carrières de pierre et d'ardoise. Lorsque l'industrie drapière disparut, on la remplaça par la fabrication de bas, mentionnée pour la première fois dans des documents qui datent des dernières années du XVII^e siècle. Autre exemple : les contrées marécageuses du Lincolnshire, avec élevage du mouton et du bétail ; de vastes communaux permettaient aux villages de pratiquer le partage des successions, et la population y augmentait plus vite que dans les communes où le droit d'aînesse était de règle. Cet essor démographique contraignant à chercher des moyens d'existence supplémentaires, on les trouva dans le tissage du chanvre, du lin et de la laine ¹.

1. THURSK cite encore un dernier exemple : le tricotage à main (*handknitting industry*) dans le Yorkshire occidental, où la population vivait d'élevage et du commerce des laitages ; elle pratiquait le partage successorale des terres et connaissait le fort accroissement démographique qui l'accompagne. Depuis l'époque des Tudor, on y pratiquait le tricotage comme activité secondaire, jusqu'au XIX^e siècle, quand les centres de cette industrie étaient Dentdale et Garasdale.

En France : campagnes et industries

Depuis Henri Sée et Henri Hauser, on s'intéresse, en France, à l'industrie rurale, et des études approfondies lui ont été consacrées, notamment à la suite de Marc Bloch et de Lucien Febvre. En France, comme en Angleterre, les corporations urbaines n'ont jamais acquis une position aussi dominante que dans les Pays-Bas ou en Allemagne. Quand il existait des corporations, elles étaient le plus souvent limitées aux grandes villes, tandis que dans les petites villes, on continuait de trouver des maîtres libres, à côté desquels se maintenait l'artisanat rural, enraciné depuis longtemps et occupant une position non négligeable. Rien ne changea durant le xvi^e siècle ni dans la période dite du mercantilisme, alors que le gouvernement, cherchant à statuer sur les corporations, organisait les artisans le plus strictement possible. Au cours du xviii^e siècle, l'artisanat rural prit un essor toujours plus puissant, tandis que périlait l'artisanat organisé en corporations. Turgot, influencé par les Physiocrates, alla même jusqu'à supprimer les corporations en 1776. Après sa chute, elles furent bien rétablies, mais pour une courte période seulement, puisque la Révolution devait les éliminer définitivement ¹.

En France, tout comme en Angleterre, c'est à la campagne que l'industrie textile était le plus répandue. Dès les xii^e et xiii^e siècles, on exportait *via* Marseille de la toile de Bourgogne et de Franche-Comté, et des draps du Languedoc. Pourtant le travail artisanal à domicile ne connut pas le même essor qu'en Angleterre ou dans les Pays-Bas ². Au cours du xvi^e siècle, le *Verlagssystem* se répandit dans les régions drapières ³ du Poitou et de la Picardie, dans les environs d'Orléans, dans le Berry et le Languedoc ; plus tard en Beauce, Sologne, Gâtinais, tandis que la Bretagne, la Normandie, le Maine inférieur et la Bourgogne ⁴

1. Cf. R. EBERSTADT, « Das französische Gewerberecht und die Schaffung staatlicher Gesetzgebung und Verwaltung in Frankreich vom 13. Jahrhundert bis 1581 », dans *Staats- und sozialwissenschaftliche Forschungen* 17, Leipzig 1899 ; — Henri SÉE, « Remarques sur le caractère de l'industrie rurale en France et les causes de son extension au xviii^e siècle » dans *Revue Historique*, 1923 ; — du même, *L'Évolution commerciale et industrielle de la France sous l'Ancien Régime*, Paris 1925, p. 26 et suiv., 38 et suiv., 188 et suiv., 191 et suiv. ; — du même, *Französische Wirtschaftsgeschichte. I*, Iéna, 1930, p. 91 et suiv. ; — Henri HAUSER, *Les Débuts du capitalisme*, Paris, 1927, p. 80 et suiv. ; Gaston ROUPNEL, *La Ville et la campagne au XVIII^e siècle. Etude sur les populations du pays Dijonnais*, Paris, 1955, p. 70 et suiv.

2. H. SÉE, *Französische Wirtschaftsgeschichte, I*, p. 49, 91 et suiv., 226 et suiv., 313 et suiv.

3. *Ibid.*, p. 97 et suiv., 244 et suiv. ; — Ph. SAGNAC, « L'Industrie et le Commerce de la draperie à la fin du xvii^e siècle », dans *Revue d'histoire moderne*, 9, 1907.

4. F. BURDAIS et R. DURAND, « L'Industrie et le Commerce de la toile en Bretagne au xviii^e siècle », dans *Comité des travaux historiques, section d'histoire moderne et contemporaine* 1922, fasc. VII, p. 1-48.

tissaient de la toile de lin et de chanvre et que, dans la région de Lyon, on travaillait le coton. Plus tard encore, l'industrie du coton s'étendit en Normandie, dans les Vosges, dans la région d'Orléans. Citons enfin la « saïeterie » d'Amiens et de ses environs, qui prit son essor au xvi^e siècle ¹.

Les industries de luxe se pratiquaient, elles aussi, à la campagne : ainsi la fabrication de dentelles dans le Bourbonnais, dans l'Auvergne, dans le Velay, à Alençon et en Normandie ². On tordait et on filait la soie en Touraine, dans le Bas-Languedoc, dans la région de Nîmes, en Vivarais et en Provence ³.

On travaillait les métaux en Dauphiné ⁴, en Franche-Comté ⁵, dans le Comté de Foix, en Nivernais, en Champagne et en Lorraine ⁶. Dans le Lyonnais et le Beaujolais, Jacques Cœur exploitait des mines de plomb et de cuivre riches en argent.

La fabrication des couteaux était implantée autour de Thiers ; dans la région de Laigle, on fabriquait des aiguilles. Sous Colbert, l'industrie métallurgique se développa dans la région de Saint-Étienne et le Forez. Il y avait de même, une petite métallurgie navale en Haute-Normandie ⁷. Qu'on pense aussi à l'extraction de sel marin sur les côtes de l'Atlantique ⁸ et en Provence, aux verreries sur les possessions des nobles dans les régions forestières de la Champagne, de Nevers, de Forez, du Haut-Poitou, de l'Auvergne, du Languedoc et de la Guyenne ⁹.

1. Cf. Ed. MAUGIS, « La Saïeterie d'Amiens, dans *Vierteljahrsschrift für Sozial-und Wirtschaftsgeschichte*, 1907, p. 1 et suiv.

2. H. SÉE, *Französische Wirtschaftsgeschichte*, I, p. 245.

3. Natalis RONDOT, *L'Industrie de la soie en France*, Lyon 1894, p. 89 et suiv. ; Élie REYNIER, *La Soie en Largentière*, Vivarais, 1921.

4. Cf. Siméon LUCE, *L'Exploitation des mines et la condition des ouvriers mineurs*, p. 192 et suiv. ; Thérèse SCLAFERT, *Les Mines de fer d'Alleverd au Moyen Age*, Paris, 1925, p. 10 et suiv. ; Pierre LEON, « Deux siècles d'activité minière et métallurgique : l'usine d'Alleverd 1675-1870 », dans *Revue de Géographie Alpine*, XXXVI, 1948 ; du même, *La Naissance de la grande industrie en Dauphiné (fin du XVII^e siècle-1869)*, Paris, 1953, p. 52 et suiv.

5. Cf. Lucien FEBVRE, *Philippe II et la Franche-Comté*, Paris, 1911, p. 101 et suiv.

6. Cf. Marcel BULARD, « L'Industrie du fer dans la Haute Marne », dans *Annales de Géographie*, XIII, 1904, p. 229 et suiv. ; — E. GREAU, *Le Fer en Lorraine*, Paris et Nancy, 1908, p. 1 et suiv. ; — Henri ROUZARD, *La Mine de Rancié (comté de Foix) depuis le Moyen Age jusqu'à la Révolution*, Toulouse, 1908, p. 23 et suiv. ; — J. LEVAINVILLE, *L'Industrie du Fer*, Paris, 1922, p. 3 et suiv., p. 39 et suiv. ; — B. GILLES, *Les Origines de la grande industrie métallurgique en France*, Paris, 1947 ; — John U. NEF, « Mining and Metallurgy in Medieval Civilisation », dans *The Cambridge Economic History*, II, p. 468, 471 et suiv.

7. L.G. GRAS, *Histoire du commerce local et des industries qui s'y rattachent dans la région stéfanoise et forezienne*, Saint-Étienne, 1910 ; — du même, *Histoire économique générale des mines de la Loire*, Saint-Étienne, 1922 ; — Jean VIDALENC, *La Petite métallurgie rurale en Haute-Normandie sous l'Ancien Régime*, Paris, 1946, p. 7 et suiv., 27 et suiv.

8. Cf. Michel MOLLAT, « Une enquête sur le sel dans l'histoire », à l'occasion du Colloque organisé en décembre 1961, à Paris, sur l'importance du sel dans l'histoire. On y trouvera toute la bibliographie se rapportant à ce sujet. Cf. aussi les autres exposés.

9. P. BOISSONNADE, *Le Socialisme d'Etat, l'Industrie et les Classes industrielles en France pendant les deux premiers siècles de l'ère moderne (1453-1651)*, Paris 1927, p. 62 et suiv. ; — E. LEVASSEUR, *Histoire des classes ouvrières*, II, p. 138 et suiv.

Les besoins toujours plus grands de combustible attirèrent l'attention sur le charbon de terre ; on se mit à en extraire dans plusieurs provinces du Midi et du centre de la France, surtout dans le Lyonnais et dans le Forez ¹.

Cette rapide esquisse montre la large dispersion de l'industrie rurale en France jusqu'au XVIII^e siècle ; il ne faut toutefois pas perdre de vue le dynamisme particulier de cette industrie, par exemple la période de décadence dans les dernières années du règne de Louis XVI...

On peut dire, pour résumer, qu'il existait dans toutes les parties de la France des industries rurales bien plus importantes qu'on ne le pense communément, bien qu'on ne trouve nulle part ni la concentration, ni l'intensité qu'on rencontre en Angleterre, dans le Sud des Pays-Bas ou dans certaines régions de l'Allemagne. Malheureusement, nous manquons encore d'études détaillées qui montreraient de quelle façon la population paysanne y a pris part. De toute manière, la plupart des paysans ne possédaient pas suffisamment de terres pour pouvoir vivre exclusivement de leur exploitation ; ceux d'entre eux qui ne disposaient pas de moyens suffisants pour devenir fermiers ou métayers, devaient se procurer un revenu d'appoint comme journaliers ou comme domestiques, ou exercer un métier comme celui de marchand, meunier, aubergiste ou artisan. On les appelait « occupés d'industrie » ². En général, ils avaient toutes chances de réussir dans les métiers qui transformaient des produits du pays ; tandis que l'industrie du drap, de la soie, du coton et, en partie, l'exploitation minière étaient entre les mains des entrepreneurs urbains, des nobles ou de l'Église. Ceci pour une raison évidente : la soie, industrie de luxe, demandait l'investissement de capitaux importants ; l'industrie du coton dépendait des grands marchands importateurs de coton, qui disposaient de la matière première ; et dans les mines, il fallait également investir des sommes parfois considérables ³. Sous l'Ancien Régime, il y avait, dans le Nord de la France, un assez grand nombre d'ouvriers ruraux non possédants, et c'est là précisément que l'industrie du coton pouvait s'implanter. Mais, même là, une partie seulement des travailleurs exerçait une activité industrielle à plein temps ; les autres ne s'y adonnaient que durant les loisirs laissés par les travaux des champs ⁴.

1. Cf. Marcel ROUFF, *Les Mines de charbon en France*, Paris, 1922.

2. H. SÉE, *Französische Wirtschaftsgeschichte*, I, 4. 153 et suiv., 257 et suiv.

3. *Ibid.*, p. 98 et suiv., 102.

4. *Ibid.*, p. 245 ; — Georges LEFEBVRE, *Les Paysans du Nord pendant la Révolution Française*, Lille, 1924.

Au Pays-Bas

Sur les Pays-Bas du Nord et du Sud nous disposons d'une littérature abondante grâce aux travaux de Georges Espinas, d'Henri Pirenne, de N. W. Posthumus, de Paul Harsin et à ceux de leurs disciples. Le Sud des Pays-Bas était, au Moyen Age déjà, l'une des régions les plus industrialisées de l'Europe ; d'une importance particulière était l'industrie textile des Flandres, celle du Hainaut, du Brabant et de la vallée de la Meuse ¹. Si la production se développa d'abord dans les villes, l'accroissement des débouchés et le conservatisme des corporations urbaines aboutirent à un transfert de l'industrie dans les campagnes ². Les troubles religieux et politiques du xvi^e siècle, l'exode des marchands et de la main-d'œuvre spécialisée qu'ils entraînèrent, ont provoqué ici des dommages considérables. Par la prise de Kortrijk en 1580, le centre de l'industrie linière fut ruiné ; les tisserands campagnards, pillés et rançonnés, quittèrent alors en grand nombre leurs localités. La situation redevenue normale, l'industrie des toiles se redressa dans une certaine mesure dans quelques villages de la région de Lille ³. Dans les environs de Nieuwkerke et d'Ypres, cette industrie se maintint jusque dans la deuxième moitié du xviii^e siècle ⁴. L'industrie du coton, plus récente, eut une destinée un peu meilleure ; c'est elle qui, après la dévastation de Hondschoote en 1583,

1. Georges ESPINAS, *La Draperie dans la Flandre française au Moyen Age*, II, Paris, 1923, p. 103 et suiv., p. 832 et suiv. ; — du même, « Une draperie rurale dans la Flandre française au xv^e siècle. La draperie rurale d'Estaires (1428-1434) », dans *Revue d'Histoire économique et sociale*, 11, 1923, p. 429 et suiv. ; — du même, *Documents relatifs à la draperie de Valenciennes au Moyen Age*, Paris-Lille 1931 ; — L. VERRIEST, *La Draperie d'Ath, des origines au XVIII^e siècle*, Bruxelles 1942 ; — Émile COORNAERT, *Un centre industriel d'autrefois. La draperie-sayetterie d'Hondschoote, XIV^e-XVIII^e siècles*, Paris, 1930, p. 1 et suiv. ; — Étienne SABBE, *De belgische vlasnijverheid, Deel I, De zuidnederlandsche vlasnijverheid tot hed verdrag van Utrecht (1713)*, Bruges, 1943, p. 44 et suiv., 88 et suiv. ; — Renée DOEHARD, *L'Expansion économique belge au Moyen Age*, Bruxelles, 1946, p. 47 et suiv. ; H. VAN WERVEKE, « De opbloei van handel en nijverheid », dans *Algemene Geschiedenis des Nederlanden*, II, Utrecht, 1950, p. 447 et suiv.

2. H.-E. DE SAGHER, « Une enquête sur la situation de l'industrie drapière en Flandre à la fin du xvi^e siècle », dans *Études d'histoire dédiées à la mémoire de Henri Pirenne*, Bruxelles, 1937, p. 481-494 ; — cf. Henri PIRENNE, *Histoire de la Belgique*, III, p. 277 et suiv. ; — du même, « Une crise industrielle au xvi^e siècle. La draperie urbaine et la nouvelle draperie en Flandre », dans *Bull. de l'Acad. Royale de Belgique, Classe des Lettres*, 1905. — *Recueil de documents relatifs à l'histoire de l'industrie drapière en Flandre*, par Henri-E. de SAGHER, publié par les soins de Johan-H. de Sagher, Hans van Werveke et Carlos Wyffels, t. I et II, Bruxelles, 1951 et 1961.

3. J. A. VAN HOUTTE, « Het economisch verval van het Zuiden », dans *Algemene Geschiedenis der Nederlanden*, V, Utrecht 1952, p. 181 et suiv., 200 et suiv.

4. E. COORNAERT, *Un centre industriel d'autrefois*, p. 64 ; — J.A. VAN HOUTTE, *Economische en sociale ontwikkeling van het Zuiden*, p. 391.

fit vivre bon nombre de localités dans la région de Bruges, telle Poperinge, par exemple. L'industrie du lin, dont les produits trouvaient les meilleurs débouchés dans les ports de la péninsule ibérique, connut une croissance sensible jusqu'à la fin du xvii^e siècle. Toutefois, là aussi il y eut quelques changements dans la répartition géographique. L'importance des vieux marchés de la Flandre centrale, comme Tielt, Roeselare, Itzegem et Eeklo, diminua, tandis que les producteurs ruraux livraient leur fil et leur toile à Bruges ou à Gand, à Oudenaarde ou à Kortrijk. Après la guerre de la fin du xvii^e siècle, l'industrie linière prit un nouvel essor. Entre temps, la production du Hainaut avait elle aussi été organisée, à partir de Geraardsbergen et Aalst notamment. Le volume de cette industrie rurale ressort d'une estimation faite en 1765, par un magistrat de Gand : la production totale de toiles flamandes montait, selon lui, à 100 000 unités, chiffre qui, d'après van Houtte, reste probablement bien en-dessous de la réalité. Encore exportait-on la plus grande partie du lin vers la France, l'Angleterre et l'Allemagne, les producteurs agissant, semble-t-il, dans une large mesure pour leur propre compte ; le grossiste, c'est-à-dire le marchand, n'intervenait qu'en achetant la toile tissée. Il achetait, la plupart du temps, en qualité de commissionnaire d'autres marchands, qui faisaient blanchir la toile et la finissaient. Mais tandis qu'au xvii^e siècle, on dépendait encore entièrement du blanchiment hollandais, en 1700 s'ouvrit, à Borgerhout, aux portes d'Anvers, une grande blanchisserie, et plusieurs autres s'y ajoutèrent plus tard ¹. Une autre industrie, non seulement urbaine, mais rurale aussi, qui — grâce à la mode — connut un grand essor, était la dentellerie. Les qualités les plus fines étaient naturellement fabriquées à la ville ; mais même les travaux moins délicats exécutés par les paysannes trouvaient des débouchés, non seulement dans le pays, mais aussi en Espagne et en Amérique espagnole ².

On a dit que le malheur des Pays-Bas espagnols a fait le bonheur de l'industrie liégeoise. Le préjudice porté à la production et à l'exportation flamandes aiguillonna l'industrie drapière de Verviers et lui fit chercher de nouveaux débouchés dans l'arrière-pays allemand. Une circonstance la favorisa : le passage du labourage à l'élevage dans le pays de Herve (entre la Vesdre et la Meuse) y rendait disponible de la main-d'œuvre à ce moment précis. Ainsi l'industrie drapière put-elle prospérer dans la région de Verviers et prétendre, dans les deux siècles qui suivirent, à une place de tout premier plan dans l'industrie textile européenne ³. Même

1. VAN HOUTTE, *Economische en sociale ontwikkeling van het Zuiden*, p. 398 et suiv.

2. SABBE, *Belgisch vlasnijverheid*, p. 373 ; — P. VERHAEGEN, « La dentelle et la broderie sur tulle », dans *Les Industries à domicile en Belgique*, 4, 1902, p. 30 et suiv. ; — du même, *La dentelle belge*, 1912, p. 5 et suiv. ; — G. VAN BEVER, *La dentelle*, Bruxelles, 1945, p. 9.

3. Cf. Joseph RUWET, *L'Agriculture et les classes rurales au pays de Herve sous l'Ancien Régime*, Liège-Paris, 1954, p. 270 et suiv. ; — VAN HOUTTE, *Het economisch verval van het Zuiden*, p. 201 ; du même, *Economische en sociale ontwikkeling van het*

si, au xvii^e siècle, un certain nombre d'ouvriers partit pour Leyde, les producteurs continuèrent à trouver des avantages dans la région de Liège et de Limbourg, en raison des bas salaires et de la politique protectionniste des princes-évêques. Dans une très large mesure, les districts ruraux du pays de Herve, de la région de Limbourg et des derniers contreforts Nord-Est des Ardennes participèrent eux aussi à ce mouvement, comme le prouve le chiffre des ouvriers employés : peu après le milieu du xviii^e siècle, on l'estime à 25 000 pour l'industrie drapière de la région de la Vesdre ¹. Des particularités territoriales ont même contribué à faire de Hodimont, bourg situé sur la Vesdre en face de Verviers, un concurrent sérieux de cette ville : Verviers, en effet, appartenait au prince-évêque de Liège, tandis que Hodimont dépendait de Limbourg et était possession habsbourgeoise. En général, la main-d'œuvre rurale dépendait dans ces régions des entrepreneurs des villes. A la campagne, c'est peu avant 1750, à Dison, près de Verviers, sur territoire limbourgeois, que fut installée la première entreprise de tissage, qui, il est vrai, ne travaillait que des déchets de laine ².

Jean Lejeune a montré comment, dans la région boisée comprise entre la Sambre et la Meuse, dans la Vallée du Hoyaux et dans le marquisat de Franchemont, la présence de gisements avait donné à la population rurale la possibilité de se consacrer à la métallurgie, et comment ensuite, vers la fin du xvi^e siècle, des industries « nouvelles », aux mains des entrepreneurs liégeois (l'exploitation de l'alun, du soufre, des minerais de cuivre), avaient favorisé le développement non seulement de la ville de Liège, mais aussi de tout le bassin liégeois ³, tandis que la région entre la Sambre et la Meuse n'avait pas suivi le même processus, en raison de l'insécurité qui menaçait davantage le plat pays. Malheureusement, J. Lejeune n'a pas traité le sujet qui nous intéresse ici avec tous les détails que nous aurions souhaités ⁴. Quoi qu'il en soit, aux xvii^e et xviii^e siècles, le pays de Liège et la région comprise entre la Sambre et la

Zuiden, p. 393 ; — N. W. POSTHUMUS, « De industriële concurrentie tussen Noord-en Zuid-Nederlandsche nijverheidscentra in de xvii^e en xviii^e eeuw », dans *Mélanges...* H. Pirenne, II, 1926, p. 370 ; — du même, *De Geschiedenis van de leidsche lakenindustrie*, III, p. 960 et suiv.

1. P. LEBRUN, *L'Industrie de la laine à Verviers pendant le xviii^e et le début du xix^e siècle. Contribution à l'étude des origines de la révolution industrielle*, Liège, 1948, p. 271 ; — VAN HOUTTE, *Economische en sociale ontwikkeling van het Zuiden*, p. 394.

2. P. LEBRUN, *L'Industrie de la laine*, p. 221 ; — L. DECHESNE, *L'Industrie de la Vesdre avant 1800*, Paris-Liège, 1926 ; — J. MATHIEU, *Histoire sociale de l'industrie textile de Verviers*, Dison, 1946 ; — VAN HOUTTE, *Economische en sociale ontwikkeling van het Zuiden*, p. 395.

3. Jean LEJEUNE, *La Formation du capitalisme moderne dans la principauté de Liège au xvi^e siècle*, Liège-Paris, 1939, p. 157 et suiv., p. 587.

4. Cf. P. HARSIN, *Etudes sur l'histoire économique de la principauté de Liège, particulièrement au xvii^e siècle*, dans Bureau de l'Inst. archéol. liégeois, 52, 1928 ; — Jean YERNAUX, *La Métallurgie liégeoise et son expansion au xvii^e siècle*, Liège, 1939, p. 33 et suiv.

Meuse sont les centres les plus importants des forgerons ; la plupart des ateliers employaient un petit nombre de personnes, qui, en marge de ce travail, s'occupaient de leurs champs. Vers 1740, on estime le nombre de ces forgerons à 15 000 dans tout le territoire de Liège. En 1602, Charnoy, devenu plus tard Charleroi, avait 49 paysans, qui tous étaient « cloutiers »¹. La direction de la production était assumée par les marchands, qui fournissaient le fer aux forgerons et les payaient à la pièce, lors de la livraison de la marchandise.

Dans la région liégeoise, les mines de charbon ont joué, elles aussi, et dès les XIV^e et XV^e siècles, un rôle plus important que dans n'importe quel autre pays d'Europe². A partir du milieu du XVI^e siècle, on employa le charbon de terre dans la verrerie, industrie très répandue, à cette époque, dans le pays de Liège³. Ce qui montre le haut niveau technique des charbonnages de la région de Liège, de la Meuse et de Charleroi, c'est que la première pompe à vapeur, inventée par Newcomen et mise en service en 1705 en Angleterre, fut installée près de Liège en 1720 déjà, dans le district de Charleroi en 1725, et près de Mons en 1734⁴.

Pour ce qui est du Nord des Pays-Bas, Jappe Alberts souligne qu'un grand nombre d'activités industrielles ne se cantonnaient pas, à la fin du Moyen Age, exclusivement dans les villes⁵, mais étaient exercées, dans une proportion non négligeable, à la campagne. L'« Informacie » pour la Hollande et la Frise de 1514 donne un tableau précis de cette dispersion⁶. En Frise, les transports maritimes et la pêche constituaient, avec la production de beurre et de fromage, leur commerce et le commerce des bestiaux, la base de l'économie⁷. Dans les régions marécageuses, on extrayait de la tourbe, combustible très important dans ce pays pauvre en forêts. En Hollande, où l'industrie urbaine connut une floraison extraordinaire, il existait bien, outre le commerce de produits laitiers, une industrie de toiles à la campagne ; mais elle n'avait, semble-t-il,

1. V. TAHON, « L'Industrie cloutière au pays de Charleroi », dans *Doc. et rapports de la Soc. royale de paléontol. et archéol. de Charleroi*, 36, p. 11 et suiv.

2. John U. NEF, « Mining and Metallurgy in Medieval Civilisation », dans *The Cambridge Economic History*, II, p. 472 et suiv.

3. F. Torent PHOLIEN, *La Verrerie et ses artistes au pays de Liège*, Liège, sans date (1900), p. 61 et suiv., p. 73 et suiv. ; — A. BAER, « Évolution de la fabrication du verre en Belgique... du XVI^e au XVIII^e siècle », dans *Fédération archéol. et hist. de la Belgique*, XXIX^e Congrès, Liège, 1932, p. 261 et suiv. ; — V. LEFEBVRE, *La Verrerie à vitres et les Verriers de Belgique depuis le XV^e siècle*, Charleroi 1938, p. 16 et suiv.

4. G. HANSOTTE, « L'Introduction de la machine à vapeur au Pays de Liège », dans *La Vie wallonne*, 24, 1950, p. 47 et suiv.

5. Cf. le manuscrit « De Nijverheid in de latere Middeleeuwen » que M. le professeur Jappe Alberts, de l'Université d'Utrecht, a bien voulu mettre fort aimablement à ma disposition.

6. *Informacie up den staet... van Holland ende Friesland in den jaare 1514*, publ. par R. FRUIN, Leyde 1866.

7. Cf. aussi O. POSTMA, « De fryske Boerkery en it Boerelibben yn de XVI^e en XVII^e ieu », ainsi que FABER, « Handel und Schiffahrt Frieslands im Laufe der Jahrhunderte », *loc. cit.*, p. 1 et suiv.

qu'une importance locale, tout comme les quelques drapiers ruraux, le monopole des grandes villes réussissant trop bien à s'imposer dans ce domaine ¹. Deux industries étaient répandues sur les îles de la Zélande : l'extraction du sel et la mouture de la racine de *Meekrap* (garance), dont on faisait un colorant. A la suite de l'émigration belge, l'industrie textile de Leyde connut un nouvel essor vers la fin du xvi^e siècle, grâce à l'introduction de la technique flamande des sayes. Mais elle conserva le caractère d'industrie urbaine, tout en transférant plus tard dans le Brabant une partie de sa fabrication ; de caractère nettement urbain étaient aussi le blanchiment à Haarlem et le tissage de la soie, à Amsterdam ².

D'ailleurs, dans le plat pays, l'énergie hydraulique ne pouvait pas être utilisée avec la même intensité que dans les pays à relief accusé. Devant les portes d'Utrecht seulement, l'industrie de la soie pouvait mettre à profit la déclivité, et c'est là que naquit, entre 1680 et 1690, la manufacture de soie de Jacob van Mollem ³. Dans certaines régions, comme celle de la Zaan, on utilisa la force motrice du vent pour établir des entreprises industrielles à la campagne, en dépit des difficultés créées par les villes. Dans les régions de la Zaan, il existait de nombreux moulins à vent qui servaient à scier le bois, fouler de drap, presser l'huile, fabriquer des colorants et du papier. On en compte environ 600 à l'apogée de cette industrie, et dans la période qui va de 1630 à 1731, le nombre des scieries passa de 53 à 256, tandis qu'aux portes d'Amsterdam, il atteignit, en 1691, un nombre maximum de 82 seulement ⁴. Le long de la Zaan se développa également la construction navale. Vers la fin du xvii^e siècle, il y avait environ 60 chantiers qui construisaient de grands navires. En 1707, au même moment, il n'y avait pas moins de 306 bateaux en chantier. Mais tout comme l'industrie textile, cette activité diminua au cours du

1. Cf. J. F. NIERMEYER, *Delft en Delftland*, 1944, p. 92.

2. Cf. Ernst BAASCH, *Holländische Wirtschaftsgeschichte*, Jéna, 1927, p. 49 ; — T. S. JANSMA, « De economische opbloei van het Noorden », dans *Algemene Geschiedenis der Nederlanden*, V, Utrecht, 1952, p. 222 et suiv.

3. Cf. J. G. VAN DILLEN, « Honderd jaar economische ontwikkeling van het Noorden », dans *Algemene Geschiedenis der Nederlanden*, t. VII, Utrecht 1954, p. 297 et suiv.

4. Cf. E. BAASCH, *Holländische Wirtschaftsgeschichte*, p. 90 ; — VAN BRAAM, *Bloei en verval van het economisch en sociaal leven aan de Zaan*, Wormerveer 1944 ; — S. HART, « De Zaanstreek in 1731 », dans *De Zaende*, II, 1947, p. 102 et suiv. ; — du même, « Bijdrage tot de Geschiedenis van den houthandel », dans *De Zaende*, III, 1948, p. 4 ; — du même, « De personele quotisatie te Oost-Zaandam, zoals ze in 1742 is vastgesteld », dans *De Zaende*, III, 1948, p. 1 et suiv. ; — du même, « De personele quotisatie te Zaan-dijk, zoals die in 1742 is vastgesteld », dans *De Zaende*, IV, 1949, p. 257 et suiv. — du même, « De personele quotisatie te Krommenie en Krommeniedijk, zoals die in 1742 is vastgesteld », dans *De Zaende*, V, 1950, p. 257 et suiv. ; — C. A. SCHILLEMANS, *De houtveilingen van Zaandam in de jaaren 1655-1811*, dans *Econ. hist. Jaerboek*, 23, 1944-1945, p. 171 et suiv. ; — P. BOORSMA, « Duizend Zaanse molens », Wormerveer, 1950 ; — G. J. HONIG, « Duizend Zaanse molens », dans *De Zaende*, VI, 1951, p. 97 et suiv. ; — Joop GOUDSBLOM, « De molens van Krommenie », dans *De Zaende*, VI, 1951, p. 294 et suiv. ; — L. A. ANKUMI, « Een bijdrage tot de geschiedenis van de Zaanse olieslagerji », dans *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 73, 1096, p. 39 et suiv.

xvii^e siècle ¹. Les habitants de la région de la Zaan pratiquaient encore la pêche du hareng et celle de la baleine, qui devint florissante dans la seconde moitié du xvii^e siècle et où ils occupèrent le deuxième rang, après Amsterdam ; pour le traitement de la graisse, on édifia les installations nécessaires à l'extraction de l'huile de baleine ². Citons enfin la pêche côtière, assez considérable ³.

Dans le Limbourg, un des principaux centres de l'industrie textile des Pays-Bas septentrionaux, la draperie se répandit, vers la fin du xv^e siècle, à la campagne, par exemple à Weert et dans différents autres villages sur la rive ouest de la Meuse, évolution qui se poursuivit au xvi^e siècle. Cette industrie rurale utilisait aussi de la laine du pays, ce qui d'ordinaire était interdit. Dans l'est des Pays-Bas, où il y avait du lin, on fabriquait de la toile ⁴. Slicher van Bath a étudié l'industrie textile dans la région de Twente ⁵.

5

En Allemagne

L'Allemagne est l'un des pays où l'artisanat organisé en corporations, c'est-à-dire concentré dans les villes, s'est épanoui le plus largement. Mais il y eut aussi, parallèlement, une industrie rurale très développée, dont une partie travaillait activement pour l'exportation. C'est le cas pour l'industrie textile aussi bien que pour la métallurgie. Dans le secteur textile, la fabrication de toiles se développa dès le haut Moyen Age, à partir de la région du lac de Constance ; à cette production vint s'ajouter la fabrication de futaines, intensifiée notamment au cours du xvi^e siècle. Dans le Nord de l'Allemagne, c'est l'industrie de la toile en Westphalie qui déboucha le plus largement sur l'exportation, ainsi que la toilerie des régions orientales de l'Allemagne moyenne, y compris la Silésie et les contreforts du Sud des montagnes Métallifères ⁶.

1. J. G. VAN DILLEN, *Honderd jaar economische ontwikkeling van rijk Noorden*, p. 299.

2. BAASCH, *Holländische Wirtschaftsgeschichte*, p. 59, 67 et suiv. ; — S. LOOTSMA, *Bijdragen tot de Geschiedenis der Norderlandsche Walvisvaart, meer speciaal de Zaansche*, 1937 ; — J. G. VAN DILLEN, *Honderd jaar economische ontwikkeling van het Noorden*, p. 303.

3. Cf. « Uit de geschiedenis der Helmondische textielnijverheid », uitg. d. J.J.M. HEEREN, dans *Ekon. Hist. Jaarboek*, 12, 1926, p. 143 et suiv. ; — BAASCH, *Holländische Wirtschaftsgeschichte*, p. 65 et suiv.

4. Z. W. SNELLER, « De opkomst van de plattelandsnijverheid in Nederland in de xvii^e en xviii^e eeuw », dans *De Economist*, 77, 1928, p. 690-702.

5. B. H. SLICHER VAN BATH, « Historische ontwikkeling van de textielnijverheid in Twente », dans *Textielhistorische Bijdragen*, n° 2, 1960, p. 21-39 ; — cf également Z. W. SNELLER, « De Twentsche weefnijverheid omstreeks het jaar 1800 », dans *Tijdschrift voor Geschiedenis*, 1926 ; — J. H. GIETELINK, *Handel en verkeer in het oude Twente, 1795-1820*, *ibid.*, t. LXIX, 1956, p. 196 et suiv.

6. Notre étude ne traitera pas de ces régions de l'Est de l'Allemagne ; nous renvoyons à Gustav AUBIN et Arno KUNZE, *Leinenerzeugung und Leinenabsatz im östlichen*

Dans le secteur de la métallurgie, des industries rurales très variées et qui travaillaient dans une large mesure pour l'exportation, s'implantèrent dans les montagnes du centre, riches en minerais, en forêts et en eaux ; c'est le cas notamment de l'Eifel, avec ses gisements de zinc et de fer, du Hunsrück, des régions sur la rive droite du Rhin, du Siegerland jusqu'au Harz, jusqu'au Thüringerwald et jusqu'aux monts Métallifères, avec leurs gisements abondants de fer, de cuivre et de charbon.

Mais beaucoup d'industries rurales ne travaillaient pas pour l'exportation, et c'est elles qui nous retiendront maintenant.

August Skalweit a analysé les rapports entre l'artisanat rural et l'industrie des villes, surtout dans le Brandebourg et en Prusse ; il souligne à quel point était illusoire l'exigence des villes de vouloir monopoliser la production artisanale. Toutefois, il exagérait les oppositions en affirmant que villes et campagnes formaient deux régions repliées sur elles-mêmes, subvenant chacune à l'essentiel de ses besoins, l'économie artisanale prédominant dans la première et l'agriculture dans la seconde¹. Les renseignements dont nous disposons nous montrent les villes combattant l'artisanat rural à partir du xv^e siècle. Les raisons en sont : l'accroissement de la population et la hausse des prix des produits agricoles et manufacturés ; les premiers montant plus que les seconds, il y eut baisse des salaires réels dans les villes, apparition du chômage, migrations des artisans de la ville vers la campagne, ce qui renforça la position de l'artisanat rural dans sa compétition avec l'artisanat urbain. En Saxe électorale, en Hesse, en Bavière, dans le Mecklembourg et dans le Schleswig-Holstein, les princes prirent position, dans ce conflit, en faveur des villes et rétablirent « une banlieue », réservée au seul artisanat urbain. A la campagne, seuls pouvaient encore travailler les petits artisans de village indispensables à l'agriculture. Après la guerre de Trente ans, cette politique favorable aux villes devint plus rigoureuse encore, surtout pour des motifs fiscaux ; les villes, en effet, payaient plus d'impôts que la campagne, et la perception y était plus facile, grâce notamment à l'accise. Cette politique eut pour conséquence que de nombreux artisans cherchèrent à se soustraire à la fiscalité des villes en se fixant à la campagne, où souvent ils jouissaient de la protection des grands propriétaires, des fermiers de domaines ou des monastères.

En Prusse, comme dans beaucoup d'autres territoires, cette politique hostile à l'artisanat rural atteignit son point culminant au xvii^e siècle. Seuls les tisserands de toile, les tailleurs, les forgerons et les charpentiers

Mitteldeutschland zur Zeit der Zunftkämpfe. Ein Beitrag zur industriellen Kolonisation des deutschen Ostens, Stuttgart, 1940 ; — Gerhard HEITZ, *Ländliche Leinenproduktion in Sachsen 1470-1555*, Berlin, 1961.

1. Cf. August SKALWEIT, *Das Dorfhandwerk vor Aufhebung des Städrezwanges*, Francfort/Main 1942, p. 9 et suiv. ; — du même, « Vom Werdegang des Dorfhandwerks », dans *Zeitschrift für Agrargeschichte und Agrarsoziologie*, 2, 1954, p. 11.

eurent encore le droit de séjourner à la campagne ou dans certaines localités rurales et sur les terres des nobles. Ces « Principia regulativa », édictés pour la Prusse en 1718, devinrent plus rigoureux au cours du XVIII^e siècle. Malgré tout, l'artisanat rural continuait d'avoir une importance considérable. D'après un renseignement de l'année 1797, 30 % des artisans en Kurmark étaient des maîtres ruraux, et en Frise orientale, le nombre des artisans campagnards dépassait celui des artisans urbains.

On peut supposer que, dans les autres territoires allemands, la situation était à peu près la même que celle décrite pour la Prusse. Il faudrait toutefois étayer cette hypothèse par des études précises. Pour le Schleswig-Holstein, nous sommes bien informés, notamment grâce aux recherches de Fritz Hähnsen ¹.

L'évolution y a été largement déterminée par le principe traditionnel de la liberté du travail, et par le morcellement territorial dû à la situation particulière de ces provinces sur le plan constitutionnel. Déjà au début du XVII^e siècle, en 1609, il n'y avait, à Krempe par exemple, que 81 artisans urbains, contre 99 artisans ruraux dans un rayon d'un mille (env. 7,5 km) autour de la petite ville. Le développement de l'artisanat rural fut favorisé par l'abolition, en 1615, du monopole des corporations de métiers dans les territoires royaux et ducaux. Les guerres et l'opposition de plus en plus grande entre le roi du Danemark et le duc arrêtaient, il est vrai, le processus de libéralisation du travail artisanal. Lorsque, en 1651, le duc Frédéric III voulut proclamer la liberté industrielle, il se heurta au refus de la chancellerie royale de Glückstadt.

Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, sous l'influence des idées mercantilistes, des efforts furent entrepris — d'abord du côté royal — pour restreindre l'artisanat rural au profit de celui des villes ². Apparemment sur le modèle des autres territoires allemands, on édicta, en 1688, pour la partie « royale » du Holstein, une « Constitution sur la suppression des professions et des occupations bourgeoises à la campagne ». A l'avenir, seuls les maréchaux-ferrands, les charrons, les tonneliers, les bottiers et les tailleurs seraient tolérés, dans un rayon de 2 milles autour des villes de la *Geest*, c'est-à-dire dans la région élevée, peu fertile et peu peuplée, et dans un rayon d'un mille dans la riche *Marsch* ; les autres

1. Fritz HÄHNSEN, *Die Entwicklung des ländlichen Handwerks in Schleswig-Holstein* (dans la coll. Quellen und Forschungen zur Geschichte Schleswig-Holsteins, Leipzig, t. IX), 1923, *passim* ; — Sven HENNINGSEN, *Studier over den økonomiske Liberalismus Gennemfødt i Danmark. Landhaandverket*, Göteborg, 1944, p. 36 et suiv.

2. Cf. aussi Aksel E. CHRISTENSEN, « Tiden indtil c. 1730 », dans *Industriens historie i Danmark*, Copenhague, 1943, p. 103 et suiv. ; — Holger HDELHOLT, « Tridsrummet c. 1660-1805 », dans *Sønderjyllands Historie*, III, Copenhague (sans date), p. 278 et suiv. ; — Hermann KELLENBENZ, « Die Herzogtümer vom Kopenhagener Frieden bis Wiedervereinigung Schleswig-Holsteins », dans *Geschichte Schleswig-Holsteins*, begründet von Volquart Pauls, hrsg. von Olaf KLOSE, t. V, Neumünster, 1960, p. 360 et suiv. ; — Olaf KLOSE, « Die Jahrzehnte der Wiedervereinigung », dans *Geschichte Schleswig-Holsteins*, VI, Neumünster, 1959, p. 104 et suiv.

artisans devraient se rendre à la ville. Peu après, on prit des mesures analogues pour les possessions duciales. Enfin, en 1711, intervint un décret « commun », royal et ducal, portant la suppression des métiers bourgeois à la campagne ; par ce même décret, le rayon de tolérance fut porté à trois milles dans la *Geest*, et à deux dans le *Marsch*.

Après la guerre du Nord (1700-1721), l'évolution fut à nouveau déterminée par l'antagonisme entre le roi du Danemark et le duc Charles-Frédéric de Gottorf, qui se partageaient la possession du Schleswig-Holstein. En 1736, le duc refusa de proroger le décret de 1711 dans ses territoires. Le gouvernement royal, lui aussi, était loin de poursuivre fermement la politique des restrictions, et partout, la situation réelle prouve que les ordonnances n'ont pas été respectées. Dans les régions basses, sur l'Elbe, la dispersion des artisans était aussi grande que si la liberté du travail avait en fait existé, et ceci était encore plus visible pour les dépressions de la côte Ouest, depuis Dithmarschen jusqu'à Eiderstedt et à Tondern, et pour les îles. Mais nulle part le nombre des artisans, par rapport à la population totale, n'était aussi grand que sur les possessions de la noblesse.

Pour l'industrie textile, le gouvernement renonça même, officiellement, à sa politique restrictive, et encouragea le tissage à la campagne. Par les décrets de 1737 et de 1751, les tisserands de toile reçurent le même statut que les manufactures, avec le droit d'avoir des apprentis et des compagnons. Dans le Nord et le Nord-Est du Schleswig, la fabrication de toiles devint, au XVIII^e siècle, la principale activité après l'agriculture. Dans les régions de la *Geest* infertile et des landes prospérait en outre, depuis le XVII^e siècle, l'industrie dentellière ¹. Le *Verlagssystem* n'était pas aussi répandu dans les duchés de Schleswig-Holstein que dans les autres parties de l'Allemagne, mais il est attesté dans la région de Hambourg. Ainsi à Pinneberg, à la fin du XVIII^e siècle, les femmes des ouvriers agricoles travaillaient pour des entrepreneurs de Hambourg et d'Altona. Hähnsen a constaté — remarque intéressante — que le tissage était moins répandu là où l'agriculture était très développée, par exemple dans les *Marschen*, c'est-à-dire les dépressions sur l'Elbe inférieur.

Il semble que les forgerons ruraux n'aient pas, en général, travaillé pour des débouchés extérieurs. Toutefois, vers 1770, dans la région d'Apenrade, les forgerons ruraux fabriquaient des faux et des ciseaux pendant les loisirs que leur laissaient les commandes à exécuter pour les paysans. Ils les écoulaient avec profit vers la Fionie et le Jutland.

Des entreprises métallurgiques d'une certaine importance existaient

1. A. E. CHRISTENSEN, *Tilden indtil c. 1730*, p. 175 ; — *Danmark før og nu. Red. af Johannes Brønsted, under medvirken af Sv. Aakjaer og T. Sölvsten. Vest-og Sydjylland*, Copenhagen, 1954, p. 181 et suiv. ; — Hermann KELLENBENZ, « Bäueraliche Unternehmertätigkeit im Bereich der Nord-und Ostsee », dans *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 49, 1962, p. 32,

à proximité des centres économiques de Hambourg et Lübeck, notamment à Stormarn, où se rencontraient à la fois énergie hydraulique et combustible. Dès la fin du Moyen Age, des entrepreneurs de villes, puis des nobles, les Rantzau en tête, avaient installé des moulins à de multiples fins industrielles ¹. Sur bon nombre de domaines nobles, il y avait aussi des verreries ². Des industries florissantes s'implantent dans les localités avoisinant Hambourg, où jouait la concurrence entre la ville d'une part, et les autorités territoriales ou les nobles de l'autre ³, ainsi que dans le bourg de Neumünster, jouissant d'une situation privilégiée quant aux communications : l'intensité du trafic y suscite la venue de drapiers, et, en 1566 déjà, il devient nécessaire d'installer un moulin à foulon à Wittdorf, près de Neumünster ⁴.

Sur la côte Nord-Ouest de la Frise, on fabriquait de la saumure ; on y pratiquait la pêche à la baleine et, pour le traitement de la graisse, ramenée de la haute mer en tonneaux, il fallut installer des huileries ⁵. Des ateliers fabriquaient de la colle et utilisaient les fanons de baleines. Enfin, les bateaux de pêche ne furent plus construits uniquement dans les chantiers des villes, mais aussi dans ceux des localités rurales : ainsi Kappeln, sur la Schlei, possédait un chantier important ⁶.

Dans le Schleswig-Holstein, comme dans les autres régions étudiées jusqu'ici, l'industrie textile, nous l'avons dit, s'implanta surtout dans les régions peu favorables à l'agriculture. Car ceux des paysans, qui n'avaient pas assez de terres exerçaient accessoirement un métier pour subsister. C'était le cas notamment dans la *Geest*, où ils devinrent des artisans

1. Je ne donnerai pas, ici, plus de détails sur ce sujet que j'ai traité ailleurs, à plusieurs reprises ; cf. H. KELLENBENZ, « German Aristocratic Entrepreneurship. The Economic Activity of the Holstein Nobility in the Sixteenth and Seventeenth Centuries », dans *Explorations in Entrepreneurial History*, VI, 1953-1954, p. 103 et suiv. ; du même, *Unternehmerkräfte im Hamburger Portugal-und Spanienhandel 1590-1625*, Hambourg, 1954, p. 278 et suiv. ; — du même, « Die unternehmerische Betätigung der verschiedenen Stände während des Uebergangs zur Neuzeit », dans *Vierteljahrsschrift für Sozial-und Wirtschaftsgeschichte*, 44, 1957, p. 15 et suiv. ; — du même, « Die Herzogtümer vom Kopenhagener Frieden bis zur Wiedervereinigung Schlesiens 1660-1721 », dans *Geschichte Schlesiens*, V, 1960, p. 336 et suiv. ; — du même, « Die Betätigung der Grossgrundbesitzer im Bereich der deutschen Nord-und Ostseeküste in Handel, Gewerbe und Finanz (16.-18. Jahrhundert) », dans *Première Conférence Internationale d'Histoire Economique*. Contributions, Communications, Stockholm MCMLX, Paris-La Haye 1960, p. 501 et suiv.

2. KELLENBENZ, *Die Herzogtümer vom Kopenhagener Frieden bis zur Wiedervereinigung Schlesiens*, p. 343.

3. *Ibid.*, p. 354.

4. KELLENBENZ, *Bäuerliche Unternehmertätigkeit im Bereich der Nord-und Ostsee*, I. c., p. 24.

5. KELLENBENZ, *Die unternehmerische Betätigung der verschiedenen Stände*, I. c., p. 10 et suiv. ; — du même, *Bäuerliche Unternehmertätigkeit im Bereich der Nord-und Ostsee*, p. 22 ; — du même, *Die Herzogtümer vom Kopenhagener Frieden bis zur Wiedervereinigung Schlesiens*, p. 362 ; — Wanda OESAU, *Schleswig-Holsteins Grönlandfahrt auf Walfischfang und Robbenschlag vom 17. bis 19. Jahrhundert*, Glückstadt-Hamburg-New York 1937, p. 255 et suiv.

6. OESAU, *Schleswig-Holsteins Grönlandfahrt*, p. 267.

aisés. Les ouvriers agricoles se livraient eux aussi à une activité artisanale. Mais en général, ceux qui vivaient uniquement de leur travail d'artisan étaient peu nombreux. Ne pouvant pas vivre de leur seul métier, des artisans venaient s'installer sur des domaines nobles et recevaient du seigneur, en échange de leur travail, un logement et des produits de la terre, ou bien un morceau de terre pour un fermage réduit. Après la suppression du servage, beaucoup des anciens serfs cherchèrent dans l'activité artisanale une nouvelle base d'existence.

Sur la Westphalie-Rhénanie nous avons des renseignements particulièrement abondants se rapportant à notre sujet. Nous examinerons avant tout l'artisanat rural travaillant pour l'exportation.

L'importante industrie textile et métallurgique de la Westphalie-Rhénanie a été étudiée par Bruno Kuske et ses élèves. Industries textiles, à la campagne : draperie, toilerie, fabrication d'un tissu mélangé de lin et de laine ¹, bonneterie ² et tricotage, ce dernier surtout dans les régions où la toilerie était peu développée, notamment celle de l'élevage du mouton des landes (*Heidschnucken*), c'est-à-dire dans la zone qui s'étend de l'Ems jusqu'à l'Elbe, jusqu'au Harz et aux montagnes de la Westphalie orientale, ainsi que dans le Sauerland; dans les contrées productrices de lin, par contre, c'est la fabrication des toiles qui s'était implantée. *Grosso modo*, l'industrie textile coïncide avec les régions sans métallurgie. Entre le xvi^e et le xvii^e siècle, l'industrie drapière de Westphalie déperit, tandis que la toilerie, au contraire, continue ses exportations, en partie grâce à l'organisation du *Verlagssystem*. La Westphalie resta, avec les parties orientales de l'Allemagne moyenne, avec la Silésie et la Bohême, une des principales régions exportatrices de toiles allemandes ³, dont la qualité, dépendant de celle du lin du pays, était toutefois un peu inférieure à celle de l'Ouest européen. La fabrication de toiles se concentra dans les régions montagneuses du Nord de la province, et en bordure de celles-ci, c'est-à-dire à Ravensberg, à Minden, à Lippe, dans la région d'Osnabrück, de Diepholz et de Hoya, y compris le Münsterland et le Hellweg (plaine de la Lippe), ainsi que la Frise orientale. Il s'agit, en général, de terrains accidentés, avec alternance de terres basses et de chaînes montagneuses humides. La demande, pour les besoins de la marine, de toiles de chanvre particulièrement résistantes provoqua l'implantation, dans la région des collines du Nord, d'une industrie du chanvre à côté de l'industrie linière. Ses centres se trouvaient dans le Tecklenbourg ⁴.

1. Pour la période ancienne, cf. Hans Joachim SEEGER, *Westfalens Handel und Gewerbe vom 9. bis zum Beginn des 14. Jahrhunderts* (t. I de la coll. Studien z. Geschichte der Wirtschaft und Geisteskultur, éd. par Rudolf Häpke), Berlin, 1926, p. 8 et suiv. ; — pour la période suivante, voir Bruno KUSKE, *Wirtschaftsgeschichte Westfalens in Leistung und Verflechtung mit den Nachbarländern*, Münster, 1949, p. 72.

2. KUSKE, *Wirtschaftsgeschichte Westfalens*, p. 75.

3. *Ibid.*, p. 82 et suiv.

4. *Ibid.*, p. 97 et suiv.

Dans le cadre du travail du lin et du chanvre, le filage occupait une place importante, et la population de tous âges s'y employait, surtout les enfants. En Westphalie, on souhaitait avoir beaucoup d'enfants. De plus, le droit d'aînesse étant en vigueur, obligeait nombre de gens sans terre à exercer un travail artisanal. On comprend, dans ces conditions, l'importance que prit le filage dans toute la zone circonscrite par l'Elbe et la Weser, entre le Harz, la forêt de Thuringe et la lande de Lüneburg ; l'exportation de fil, surtout vers la Rhénanie et vers l'Ouest de l'Europe, y était plus importante que l'exportation des toiles. Outre le filage, il y avait le blanchiment ; on le pratiquait dans plusieurs villes, mais aussi à la campagne, ainsi, dans le comté de Mark, à Schalen et à Wuppertal, où cette industrie amena bientôt l'urbanisation ¹. Le centre de blanchiment le plus connu de la Westphalie était Warendorf ; depuis 1720 environ, il y avait encore une entreprise de ce genre à Milse près de Bielefeld.

La forêt, surtout celle des régions montagneuses, offrait la possibilité de fabriquer des objets de bois, qui en raison des difficultés de transport et d'écoulement, étaient vendus par les producteurs eux-mêmes, de sorte que, dans des localités comme Medebach et Winterberg, se développa très tôt un commerce à longue distance. Il s'agissait de hottes de bois, de cuillères, de pelles, de plats, d'écuelles, etc., fabriquées à Wittgenstein et dans plusieurs villages du Siegerland et du Sauerland. Cette industrie d'objets de bois existait aussi dans les campagnes au bord de la Weser et en bordure de la lande de Lüneburg ². Dans la région de la Lippe inférieure, dans le Münsterland et le Nordland et dans la région de Bentheim, on se consacrait à la fabrication des sabots, demandés dans les pays de marais ; on les exportait jusqu'en Hollande. Dans le pays de Münster, petits cultivateurs, ouvriers agricoles et domestiques fabriquaient des sabots.

Grâce au charbon de bois, les pays montagneux et boisés étaient bien placés pour le travail des métaux et la fabrication du verre : c'était le cas des pays de Nassau, de Sayn, de Berg, de Siegen, de Mark et de la partie occidentale du duché de Westphalie. Souvent, des corporations de mineurs, de fondeurs de fer, de forgerons, faisaient partie, par surcroît, d'une corporation pour la production du charbon de bois. Dans le Siegerland, par exemple, ces corporations étaient appelées *Hauberggenossenschaften* ³. Dans ce pays, dans le duché de Westphalie et dans la région de la Dill, on exploita la forêt de chêne dès le XIII^e siècle pour produire du charbon ; comme sous-produit, on obtenait le tan. Parfois, les charbonniers passaient des contrats avec les communes pour l'achat du bois de chêne

1. *Ibid.*, p. 92 et suiv. ; — *Zeitschrift des Bergischen Geschichtsvereins*, 18, p. 11 et suiv. ; — *Dortmunder Beiträge*, 11, p. 90-91.

2. KUSKE, *Wirtschaftsgeschichte Westfalens*, p. 103-104.

3. Cf. à leur sujet H. ACHENBACH, *Die Haubergs-Genossenschaften des Siegerlandes. Ein Beitrag zur Darstellung der deutschen Flur- und Agrarverfassung*, Bonn 1863, p. 3 et suiv. ; — Theodor KRAUS, *Das Siegerland, ein Industriegebiet im rheinischen Schiefergebirge*. Stuttgart 1931, p. 47 et suiv.

et de hêtre. Dans le comté de Mark et dans le district de Wittgenstein, des villages entiers se spécialisèrent dans l'approvisionnement de l'industrie sidérurgique avec du charbon de bois.

Dans les régions forestières de la Westphalie orientale, en direction des pays de la Weser, on utilisa le surplus du bois dans l'industrie du verre. A cet égard, la forêt de Kaufung, entre la Werra et la Fulda, a joué un rôle particulièrement important : il y avait là non seulement du combustible, mais de la cendre dont on pouvait extraire la potasse, utilisée dans la fabrication du verre. De la région de Kaufung, les verreries se répandirent le long de la Weser jusque vers Paderborn et Lippe ¹. A l'Est de cette zone se forma une autre chaîne de verreries dans la région de la Leine, où les cours d'eau offraient, partout, des conditions de transport favorables.

Très tôt, les paysans de la Westphalie découvrirent la possibilité d'utiliser le charbon de terre de la Ruhr, qu'on voyait souvent affleurer ², surtout dans la région de Hörde. Ces gisements de charbon furent à la base du développement ultérieur des aciéries et de la métallurgie de transformation dans le pays de Berg et de Mark. Grâce aux transports à effectuer, le métier des voituriers et des bateliers connut aussi une expansion considérable. Dans la juridiction de Schewlm on comptait 300 à 400 voituriers de charbon, ayant, chacun, trois ou quatre chevaux ³. Dans le Nord, pauvre en forêts, on extrayait la tourbe, surtout dans le sous-évêché de Münster, dans la région de l'Ems et vers la Weser inférieure. Bien connues étaient les tourbières du Sauerland et le transport de tourbe par ses habitants. C'est là que fut fondée, en 1631, la ville de Papenburg ⁴.

Comme dans la Styrie, dans le Palatinat supérieur et dans la Thuringe, il y avait d'importants gisements de minerai de fer dans les régions montagneuses du Nord-Ouest de l'Allemagne. Dans les districts ruraux, le paysan travaillait souvent accessoirement dans l'industrie du fer, tout comme dans le Nord de la Westphalie, il travaillait dans l'industrie linière et du chanvre ⁵. Au xv^e siècle, les grands marchands de Cologne

1. KUSKE, *Wirtschaftsgeschichte Westfalens*, p. 11 et 146-147.

2. *Ibid.*, p. 112 et suiv.

3. *Ibid.*, p. 112 et suiv. Dans les régions montagneuses du Nord, on extrayait du charbon dans les montagnes de Burke près de Obernkirchen. Des centres charbonniers de moindre importance se formèrent dans la région de Osnabrück, près de Osede et de Borgloh, et sur le Piesberg, ainsi que sur le Schafberg près de Ibbenbüren dans le comté de Lingen ; c'est d'ici que la ville de Osnabrück et les salines de Rothenfelde et de Rheine recevaient leur combustibles. Cf. Walter HEIDORN, « Der niedersächsische Steinkohlenbergbau, » dans *Jahrbuch der Geographischen Gesellschaft zu Hannover für das Jahr 1927*, Hanovre, 1927, p. 18 et suiv.

4. KUSKE, *Wirtschaftsgeschichte Westfalens*, p. 117.

5. Cf. Franz SONDERMANN, *Geschichte der Eisenindustrie im Kreise Olpe. Ein Beitrag zur Wirtschaftsgeschichte des Sauerlandes* (t. X de la coll. Münstersche Beiträge zur Geschichtsforschung, hrsg. von Aloys Maister, nouv. série), Münster/Westf. 1907, p. 6 et suiv. ; — E. VOYE, *Geschichte der Industrie im märkischen Sauerland*, 1910, notamment le t. II, p. 13 et suiv. ; — W. LUESEBRINK, *Die Osemund-Industrie*, Lüden-

« commanditaient » la métallurgie du Siegerland et de la Mark, ceux de Dortmund et de Soest l'industrie dans la Mark et dans le Sauerland, ainsi que dans les villes du Hellweg, notamment à Essen ¹. Il y avait, en outre, des forgerons des régions montagneuses qui vendaient eux-mêmes leurs articles sur le marché. Dans le Nord fleurissait, dans quelques localités, l'industrie des faux : à Friesoythe dès le xiv^e siècle ², à Libenau, dans le comté de Hoya, aux xvii^e et xviii^e siècles.

Dans l'extraction du fer, le Siegerland jouait un rôle particulièrement important. Il y avait là des corporations paysannes qui s'occupaient à la fois de l'extraction du fer et de celle du charbon. Depuis la fin du Moyen Age, ce pays pourvoyait les industries métallurgiques de la Westphalie-Rhénanie en matières premières et en produits semi-transformés ³. Il y avait en outre des fonderies dans la région de la Fulda, à Veckerhagen sur la Weser, ainsi que des usines de poèles de fer qu'on livrait jusqu'à Brême et en Hollande ⁴. L'un des principaux centres de la production d'acier était, au xv^e et xvi^e siècles, Breckerfeld. La ville de Sayn, dans le Westerwald, était connue pour ses articles de fonte.

En gros, on peut dire que le Siegerland et les districts de Nassau, de Sayn et du duché de Berg supérieur extrayaient le fer et le transformaient en fer à forger et en acier brut ; les fondeurs, les forgerons et les aciéristes se livraient à ce travail. Le duché de Westphalie et la Mark y ajoutèrent la métallurgie de transformation. Enfin, la Mark du Nord, c'est-à-dire la région d'Iserlohn et la vallée de l'Ennep ⁵, les districts de Remscheid et Solingen, ainsi que la région comprise entre Velbert et Essen, donc les zones sans gisements de fer, étaient les vrais centres de la métallurgie de transformation. L'essor y fut particulièrement important au xviii^e siècle ; la hausse des prix du charbon de bois incita d'ailleurs à améliorer la qua-

scheid, 1920 ; — Wilhelm QUAST, *Die Entwicklung der Eisenindustrie im Sauerland*, thèse Cologne, 1928 ; — Wilhem von KURTEN, *Die Industrielandschaft von Schwelm, Gevelsberg und Milspe-Vörde*, thèse Cologne, Emsdetten, 1939, p. 33 et suiv. ; — Klaus ROCKENBACH, « Der Bergbau der Mark », dans *Heimatblätter für Hohenlimburg und Umgebung*, 23, 1962, p. 67-72 et 83-92.

1. KUSKE, *Wirtschaftsgeschichte Westfalens*, p. 118 et suiv.

2. Cf. I. GÖKEN, dans *Oldenburger Jahrbuch*, 36, p. 42-43.

3. Cf. aussi Richard UTSCH, *Die Entwicklung und volkswirtschaftliche Bedeutung des Eisenerzbergbaues und der Eisenindustrie im Siegerland*, Görlitz, 1913 ; — E. BROECKER, *Eisenindustrie des vorderen Westerwaldes*, thèse Cologne, 1921 ; — Th. KRAUS, *Das Siegerland*, p. 30-31 et 73 et suiv. ; — K. W. KLEIN, *Entwicklungsgrundzüge und wirtschaftliche Bedingungen der Siegerländer Eisenhütten*, thèse Cologne, 1948, p. 22 et suiv. ; — Fritz SCHULTE, *Die Entwicklung der gewerblichen Wirtschaft in Rheinland-Westfalen im 18. Jahrhundert. Eine wirtschaftsgeschichtliche Untersuchung* (t. I de la coll. *Schriften zur rheinisch-westfälischen Wirtschaftsgeschichte*, nouv. série), Cologne, 1959, p. 21 et 25-26.

4. KUSKE, *Wirtschaftsgeschichte Westfalens*, p. 121.

5. Cf. notamment Margarete ASBECK HASPE, *Die Sensenindustrie an der Enneper Strasse* (wirtschaftsgeschichtlich dargestellt), thèse (manuscrite), Hambourg, 1922 ; — W. WERNEKINCK, *Die Kleineisenindustrie an der Enneper Strasse vom Beginn bis zur Gegenwart*, thèse Berlin, 1937 ; — SCHULTE, *Die Entwicklung der gewerblichen Wirtschaft in Rheinland-Westfalen im 18. Jahrhundert*, p. 28 et suiv.

lité des produits. Dès le xvi^e siècle, il est vrai, Essen et Werden commencèrent à fournir du charbon de terre, et c'est ainsi que certaines branches de la métallurgie du duché de Berg furent amenées à s'installer dans la Mark à proximité des charbonnages.

Les aciers spéciaux se fabriquaient dans des ateliers de corroyage (à Osmund) ; vers 1760, il en existait 90 dans la Mark, dont 37 dans la paroisse de Lüdenscheid, 6 dans celle d'Iserlohn. Dès 1662, il existait dans la Mark une société pour l'écoulement de l'acier corroyé, qui fut renouvelée en 1682 ¹. Le tréfilage se pratiquait, à l'aide de roues hydrauliques, dans les vallées de la Lenne, de la Rahmede et de la Nette ². A la fin du xvi^e siècle, sous l'influence de Cologne, l'industrie des aiguilles s'implanta dans le duché de Mark, à Menden ³. Au début du xviii^e siècle, l'industrie des dés à coudre apparut, comme à Iserlohn, dans la juridiction de Hemer, en partie sous l'impulsion d'Utrecht ⁴.

Toutes ces industries reçurent, depuis le xv^e siècle déjà, l'appui des autorités. Les forgerons aciéristes du Siegerland, les couteliers du district de Solingen, les tréfileurs de la Mark, étaient tenus par serment de ne pas changer de résidence. Le Grand Electeur réserva à chacune des villes de Lüdenscheid, d'Altena ⁵ et d'Iserlohn la fabrication des fils d'une certaine épaisseur. Au xviii^e siècle se formèrent, pour l'écoulement des produits, des « sociétés d'étapes » (*Stapelgesellschaften*) à allure de cartels. Les centres du commerce des métaux ont toujours cherché à prendre en main l'organisation de la production des pays de montagne ; comme le firent les villes de Nuremberg et de Francfort dans l'Allemagne moyenne et du Sud ; de même des marchands de métaux de Cologne et de Francfort dans le Nord-Ouest allemand, et les Hollandais dans la Mark et à Essen ⁶.

Quelques indications à propos des métaux autres que le fer : en 1736, fut fondée, près d'Iserlohn, une société d'exploitation de la calamine et du laiton ; des entrepreneurs d'Iserlohn dirigeaient des usines de laiton à Hemer ⁷. Autres industries rurales : celle des tailleurs de pierre ; par exemple, à Braunbergen, dans le comté de Bentheim, ou dans la paroisse de Wetter ; dans la Mark ⁸, industries de l'ardoise, de la chaux et de la glaise. Dans les

1. KUSKE, *Wirtschaftsgeschichte Westfalens*, p. 129 ; — LÜSEBRINK, *Die Osemund-industrie*, p. 33 ; — F. SCHMID, *Das Osemundgewerbe im Süderland*, Altena, 1949, p. 3 et suiv.

2. Cf. aussi O. DÖHNER, *Geschichte der Eisendrahtindustrie*, Berlin, 1925 ; — K. KNAPMANN, *Das Eisen- und Stahldrahtgewerbe in Altena*, Münster 1907 ; — W. K. RIECK, *Die deutsche Drahtindustrie, ihre Entwicklung und ihr heutiger Aufbau*, thèse Würzburg, 1928.

3. RÖTTGERMANN, *Die Entwicklung der Industrie im Wirtschaftsraum Menden (Sauerland) und ihre Probleme seit Beginn des 19. Jahrhunderts*, thèse Cologne, 1938.

4. EVERS-MANN, p. 280.

5. Pour Altena, cf. aussi Karl RÜSSE, *Die Entwicklung der Industrie im Alteraer Wirtschaftsraum seit Beginn des 19. Jahrhunderts*, thèse Cologne, Emsdetten, 1934.

6. KUSKE, *Wirtschaftsgeschichte Westfalens*, p. 131 et 133-134.

7. *Ibid.*, p. 136.

8. *Ibid.*, p. 143.

régions de Westphalie où l'on fabriquait des toiles, s'implanta, au XVIII^e siècle, l'industrie du tabac¹, favorisée par un bon réseau de communications et par la possibilité de régler les importations de tabac avec le produit des toiles exportées. Dans les régions montagneuses du Sud, à la faveur de l'énergie hydraulique, s'établit l'industrie du papier, de préférence à proximité des villes d'où l'on se procurait les chiffons².

Sur la rive gauche du Rhin, l'industrie sidérurgique s'étendait sur l'ensemble des territoires de l'Eifel³, dans le massif du Hunsrück⁴, et en Sarre⁵. Dans les environs de Stolberg, on exploitait les gisements de calamine, matière première de l'industrie du laiton⁶. La draperie, répandue dans la région d'Aix-la-Chapelle et de Monschau, réussit à préserver une certaine liberté de travail, tandis qu'à Aix-la-Chapelle même, les corporations de métiers lui imposaient les restrictions habituelles⁷.

L'une des régions les plus intéressantes de l'Allemagne est la Forêt Noire, et les points qui nous intéressent y ont été traités par Eberhard Gothein. Dans l'histoire de l'artisanat, deux groupes s'opposent : la plaine et les régions vallonnées d'une part, la montagne de l'autre. Dans la plaine, villes et corporations réussissent à s'imposer, bien mieux que dans la partie montagneuse. Dans la montagne, les paysans font marcher des moulins non seulement pour leurs besoins personnels, mais à l'usage d'une clientèle. Dans les vallées dites *Viertäler*, les paysans ont leur propres

1. *Ibid.*, p. 151-152.

2. *Ibid.*, p. 152-153.

3. Cf. E. VIRMOND, *Geschichte der Eifeler Eisenindustrie*, Schleiden 1896 ; — Justus HASHAGEN, « Zur Geschichte der Eisenindustrie vornehmlich in der nord-westlichen Eifel », dans *Eifel-Festschrift*, Bonn, 1913 ; — SCHULTE, *Die Entwicklung der gewerblichen Wirtschaft in Rheinland-Westfalen im 18. Jahrhundert*, p. 34 et suiv.

4. Robert SCHMITT, *Geschichte der Rheinböllerhütte* (t. VI de la coll. *Schriften zur rheinisch-westfälischen Wirtschaftsgeschichte*), Cologne, 1961, p. 9 et suiv.

5. Cf. Anton HASSLACHER, *Der Steinkohlenbergbau des Preussischen in der Umgebung von Saarbrücken*, I. Teil : *Geschichtliche Entwicklung des Steinkohlenbergbaues im Saargebiet*, Berlin 1904 ; — du même. *Das Industriegebiet an der Saar und seine hauptsächlichsten Industriezweige*, dans la coll. *Mitteilungen des Historischen Vereins für die Saargegend*, cahier 12, Sarrebrück, 1912 ; — Walter LAUER, *Die Glasindustrie im Saargebiet*, thèse Braunschweig, 1922 ; — Carl SCHNUR, « Die Entwicklung der Kulturlandschaft im Saargebiet », dans *Jahresbericht des Frankfurter Vereins für Geographie und Statistik*, 87^e-89^e année, Francfort/Main 1922-1925, p. 5-127 ; — Jacques GAYOT et Robert HERLY, *La métallurgie des pays de la Sarre moyenne jusqu'en 1815*, Nancy-Paris-Strasbourg, 1928 ; — Josef COLLET, *Das Wirtschaftsleben in der Grafschaft Saarbrücken im Zeitalter des Merkantilismus (1697-1793)*, thèse Francfort/Main, 1930 ; — Hermann OVERBECK et Georg Wilhelm SANTE, *Saar-Atlas*, Gotha, 1934.

6. R. A. PELTZER, *Geschichte der Messingindustrie und der künstlerischen Arbeiten in Messing in Aachen und den Ländern zwischen Maas und Rhein*, Aix-la-Chapelle, 1909 ; — A. BECKER, *Die Stolberger Messingindustrie und ihre Entwicklung*, thèse Bonn, 1913 ; — K. SCHLEICHER, *Geschichte der Stolberger Messingindustrie unter besonderer Berücksichtigung ihrer technischen Entwicklung*, thèse Cologne, 1952 ; — A. VOIGT, « Bergbau und Hüttenwesen in der Geschichte des Dürener Landes », dans *Dürener Geschichtsblätter*, 25, 1961, p. 490 et suiv.

7. Cf. Alphons THUN, *Die Industrie am Niederrhein und ihre Arbeiter*. I. Teil, Leipzig, 1879, p. 18-19 ; — E. BARKHAUSEN, *Die Tuchindustrie in Montjoie, ihr Aufstieg und Niedergang*, Aix-la-Chapelle, 1925.

métiers à tisser auxquels travaillent les domestiques dès que le travail des champs le permet. Toutefois, la situation n'était pas la même dans les différents territoires. Dans la principauté de Fürstenberg, on s'efforçait plus délibérément qu'ailleurs à faire entrer dans l'organisation corporative des métiers cette activité artisanale de la campagne. Dans la partie montagnaise de l'Autriche antérieure, par contre, on faisait preuve d'une certaine indifférence à cet égard. Les plus résolus à défendre la liberté du travail artisanal étaient les paysans et les journaliers de la seigneurie de Triberg. En 1741, ils déclarèrent « que depuis des temps immémoriaux, il n'y avait jamais eu dans cette seigneurie de corporation et que pourtant, on avait pu de tout temps faire son chemin en ce monde ; que ces corporations étaient généralement revêtues de toutes sortes d'articles fort subtils, préjudiciables aux paysans et contraires à leurs vieux droits et à leurs vieilles libertés... De plus, il y a, dans cette contrée sauvage et dure, plus de cent personnes qui ont inventé, de par leur propre ingéniosité, tel ou tel travail et ont appris sans maître ». E. Gothein ajoute : « Ainsi, la fierté paysanne et la fierté du domestique ne fit qu'un, et cette indépendance altière qui est le propre du colon, défricheur de ses champs sans aide d'autrui, s'alliait avec le sentiment moderne du technicien conscient de sa valeur et qui, de son propre chef, s'impose une tâche ».

Première industrie rurale : la fabrication des toiles, mais moins orientée vers l'exportation que dans d'autres régions ; il faut toutefois signaler qu'au xvii^e siècle, la toile dite *Durlach* était exportée jusqu'en Norvège ¹. Dans la partie méridionale de la Forêt Noire, le capital suisse put pénétrer avec l'industrie cotonnière ², et dans les territoires de l'Autriche antérieure, celui de Piémontais enrichis ³. A partir du milieu du xviii^e siècle, la broderie fit de grands progrès, ainsi que le tissage ⁴. La production minière de la Forêt Noire ne peut pas se comparer avec celle des autres régions de l'Europe centrale, mais son essor et sa décadence sont instructifs, car ils montrent qu'il est possible de combiner avec une activité agricole l'exploitation des mines et l'économie forestière qui s'y rattache. Dans la période de prospérité de cette industrie, des mineurs du Tyrol, de la Carinthie, du Palatinat supérieur et de la Suisse ⁵ vinrent s'installer dans la vallée de Münster, dans la montagne de Todtenau et dans la vallée de la Wildgutach ; avec leurs grosses économies, ils y achetaient des terres, et ils parvinrent ainsi, parfois, à réunir des parts de mines, des moulins à

1. Eberhard GOTHEIN, *Wirtschaftsgeschichte des Schwarzwaldes*, p. 663 ; — Henri BERG, *Trondhjems Sjøfart under Eneveldet*, Heft I (Trondhjems Sjøfartsmuseums Tidsskrift, 1938), p. 4

2. Walter BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft im Rahmen der übrigen Industrien und Wirtschaftszweige*, Zurich, 1960 ; — GOTHEIN, *Wirtschaftsgeschichte des Schwarzwaldes*, p. 723 et suiv.

3. GOTHEIN, *op. cit.*, p. 736 et suiv.

4. *Ibid.*, p. 762 et suiv.

5. Eberhard GOTHEIN, « Beiträge zur Geschichte des Bergbaus im Schwarzwald », dans *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins*, nouv. série II, 1887, p. 435-436.

bocarder, des domaines et des capitaux considérables. Et lorsque le déclin de l'exploitation minière commença, beaucoup d'entre eux, surtout les charbonniers les plus modestes et les bûcherons, se virent contraints, plus qu'avant encore, de trouver une position de repli sur leurs possessions terriennes. De plus en plus, ils pratiquèrent alors un essartage désordonné ; au lieu de faire du bois pour le cuvelage des mines, ils fabriquaient des bardeaux, des assiettes, des plats, des échaldas, etc.

La Forêt Noire offre aussi des matériaux intéressants pour l'histoire de la verrerie. Conformément à une tradition médiévale, le verrier, tout comme le mineur, jouissait de la liberté de déplacement ¹. Les différents droits d'exploitations se concédaient en bloc, comme pour les mines, mais ils étaient exploités séparément par les différents maîtres avec leurs compagnons. Libres de corvées et de seigneurs, les verriers pouvaient organiser leur propre ravitaillement, mettre du vin en cave et même en débiter. Mais tout comme les mineurs, on s'efforçait de les attacher à la glèbe, en leur cédant leurs terres à perpétuité ². Cette tendance s'accrut encore après la guerre de Trente ans.

Parmi les réalisations les plus remarquables de la paysannerie de la Forêt Noire, on compte le tressage de la paille et la fabrication des horloges. Le tressage fit son apparition au début du XVIII^e siècle et procurait aux domestiques, de même que le filage et l'industrie horlogère, un revenu supplémentaire. Limitée, au début, à la seigneurie de Triberg, cette branche d'industrie s'étendit, dès le milieu du siècle, dans la principauté de Fürstenberg, concurrençant l'industrie italienne. Ces mêmes paysans — décidément pleins de ressources — introduisirent chez eux la fabrication des cuillers en métal ³, jusqu'alors limitée à l'Erzgebirge ; de même, ils empruntèrent aux Souabes la technique de la fabrication des sabots et apprirent à faire des boîtes et des brosses. Mais c'est dans l'horlogerie qu'ils obtinrent leurs plus beaux succès ⁴. Les débuts de cette industrie se situent vers 1665 ; elle ne devient vraiment florissante qu'à partir de 1720. Les inventeurs en étaient des propriétaires terriens qui faisaient des horloges pendant leurs loisirs et qui perfectionnèrent les outils jusqu'alors employés. Mais ce sont les petits paysans pauvres qui transformèrent ce bricolage en industrie orientée vers le marché. Dans la région de Furtwangen et de Neustadt, on comptait, en 1796, 500 maîtres indépendants produisant chaque année 75 000 montres ; en 1815, la production s'éleva à plus de 187 000 montres. Au cours du XVIII^e siècle, apparut une production bigarrée de mécaniques automatiques, de carillons et objets de même genre. Au contraire du Jura suisse, où l'on se spécialisait dans la production en masse de fines mécaniques d'horlogerie, avec

1. GOTHEIN, *Wirtschaftsgeschichte des Schwarzwaldes*, p. 806 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 812.

3. *Ibid.*, p. 824-825.

4. *Ibid.*, p. 831 et suiv.

une judicieuse division du travail, on fabriquait, en Forêt Noire, des horloges de bois bon marché pour les maisons des petits bourgeois et des paysans, et aussi l'on fournissait en automates les salles d'apparat et les cabinets de curiosités. Ce type de production s'explique autant par des conditions sociales du paysan de cette région que par son caractère, son individualisme et ses penchants artistiques.

De la Forêt Noire, passons un peu à l'Est, dans la vaste région de la toilerie souabe. Comme l'a montré Hektor Amman, l'industrie linière était répandue, dès le XII^e siècle, dans toute la région du Rhin supérieur¹ et déjà à cette époque, travaillait, essentiellement pour l'exportation². Le fil était, le plus souvent, le produit du labour familial dans la région du lac de Constance, où l'on cultivait le lin ; on le vendait sur les marchés urbains³. Les centres de cette industrie, qui se développa grâce surtout au *Verlagssystem*, était d'abord Constance, puis toutes les villes souabes depuis Ravensburg, Isny et Wangen jusqu'à Memmingen et Kaufbeuren, auxquelles s'ajoutait le centre suisse de Saint-Gall. Au cours des XIV^e et XV^e siècles se développa l'industrie de la futaine, dont la chaîne est de lin et la trame en coton. C'est alors que les villes d'Ulm⁴, de Biberach, d'Augsbourg et de Nördlingen devinrent, elles aussi, des centres industriels. Tout en réussissant à réglementer rigoureusement la production dans les villes, les corporations des métiers durent bientôt faire face à la concurrence redoutable des artisans de la campagne⁵, astreints uniquement au contrôle exercé par les corporations. L'un des épisodes les plus significatifs de cette lutte est la naissance et le développement de l'industrie de la futaine à Weissenhorn, sous Jacob et Anton Fugger, en dépit de la corporation des tisserands de la ville d'Ulm et de leur droit de contrôle⁶. A Weissenhorn, et dans sa banlieue, possession des Fugger, le tissage commença à l'époque de Jacob Fugger. Après sa mort, elle s'étendit à plusieurs villages dans les environs. Finalement, elle se débarrassa du contrôle que la ville d'Ulm avait le droit d'exercer, en créant, à Weissenhorn, sa propre autorité de contrôle. L'évolution ultérieure est caractérisée par l'expansion de l'industrie de la toile dans la Schwäbische

1. Cf. Hektor AMMANN, « Die Anfänge der Leinenindustrie des Bodenseegebietes », dans *Alemannisches Jahrbuch*, 1953, p. 251 et suiv.

2. Voir notamment Hektor AMMANN, *Die Diesbach-Watt-Gesellschaft. Ein Beitrag zur Handelsgeschichte des 15. Jahrhunderts*, Saint-Gall 1928 ; — ALOYS SCHULTE, *Geschichte der Grossen Ravensburger Handelsgesellschaft*, Stuttgart, 1923, 3 vol.

3. Fridolin FURGER, *Zum Verlagssystem als Organisationsform des Frühkapitalismus im Textilgewerbe* (t. XI de la coll. Beihefte der Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte), Stuttgart 1927, p. 58.

4. Cf. E. NUBLING, *Ulms Handel und Gewerbe im Mittelalter*, Leipzig 1890 ; — du même, *Ulms Baumwollweberei im Mittelalter*, Ulm 1891.

5. FURGER, *Zum Verlagssystem als Organisationsform des Frühkapitalismus*, p. 71.

6. Cf. GÖTZ FREIHERR VON PÖLNITZ, *Anton Fugger*, II, Tübingen, 1962, p. 4 et suiv., et note 38.

Alb, notamment dans la région d'Urach¹, ainsi que par l'activité de la fameuse société d'entrepreneurs de Calw appelée *Zeughandlungskompagnie*². Moins heureux paraissent avoir été les efforts pour introduire l'industrie de la soie dans cette région³.

6

Un cas très à part : Les Cantons Suisses

La Confédération helvétique offrait des conditions particulièrement favorables à l'expansion des industries rurales travaillant pour l'exportation : pays montagneux, aux abondantes précipitations atmosphériques, la Suisse était désignée pour la culture du chanvre et du lin, et surtout pour l'élevage qui, mieux encore que l'agriculture, permet d'exercer accessoirement une activité artisanale.

L'industrie suisse de la toile se concentre de plus en plus, après le Concile de Constance, dans la région de Saint-Gall. F. Furger pense que la participation de campagnes avoisinantes n'était pas moindre que celle de la ville elle-même qui, ne possédant qu'un tout petit territoire, ne pouvait imposer aux habitants d'alentour ses statuts artisanaux⁴. Mais elle avait un bon moyen pour influencer la production rurale : un droit de contrôle sur la toile, droit qu'elle réussit peu à peu à faire reconnaître à travers toute la Suisse. Les tisserands paysans qui, le plus souvent, travaillaient le lin qu'ils avaient cultivé eux-mêmes, étaient en partie employés par des entrepreneurs-commanditaires des villes, tandis que d'autres travaillaient à leur propre compte. F. Furger suppose que, jusqu'au début du XVIII^e siècle, le tissage rural était beaucoup plus important que celui des villes⁵. Peu à peu apparurent de nouveaux centres, en partie à la campagne, comme Herisau, Trogen, Rorschach⁶, Arbon⁷ et Hauptwil, qui créèrent des services de contrôle indépendants et entrèrent en compétition

1. Cf. Grete KARR, *Die Uracher Leinenweberei und die Leinwandhandlungskompagnie*, Stuttgart, 1930, p. 20 et suiv.

2. Walter TROELTSCH, *Die Calwer Zeughandlungskompagnie und ihre Arbeiter. Studien zur Gewerbe- und Sozialgeschichte Altwürttembergs*, Iéna, 1897, p. 19 et suiv., 24 et suiv., 49 et suiv.

3. KUMMERLEN, « Die Leinenweberei Leutkirchs », dans *Württembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde*, 1903, p. 147.

4. Outre les ouvrages cités de Hektor Ammann, cf. pour ce qui suit : FURGER, *Zum Verlagssystem als Organisationsform*, p. 77 ; — Hans Conrad PEYER, *Leinwandgewerbe und Fernhandel der Stadt St. Gallen von den Anfängen bis 1520*, 2 vol., Saint-Gall, 1959-1960, t. II, p. 12 et suiv. ; — Walter BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft im Rahmen der übrigen Industrien und Wirtschaftszweige*, p. 43 et suiv., 86 et suiv., 173 et suiv., 198 et suiv.

5. FURGER, *Zum Verlagssystem als Organisationsform*, p. 80.

6. BODMER, *Die Entstehung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 139.

7. A. OBERHÖLZER, *Geschichte der Stadt Arbon*, Arbon, 1902, p. 39 et suiv.

avec Saint-Gall ; ils pouvaient ainsi agir plus librement et, comme leur main d'œuvre était moins chère, vendre sur le marché à meilleur prix. Le fait que fileurs et tisserands ruraux travaillaient souvent à leur propre compte, apparaît clairement dans la Chronique d'Appenzell par Walser ; on y lit que les « pauvres » filaient, bobinaient et tissaient, tandis que les « riches » vendaient les toiles fabriquées¹. Si, dans ces régions de la Suisse, le *Verlagssystem* ne jouait pas un rôle aussi important dans la toilerie que dans l'industrie de la futaine et du coton, c'est sans doute parce que la matière première était produite sur place, souvent par les fileurs et les tisserands eux-mêmes, de sorte que, dès le départ, on échappait à la dépendance d'un fournisseur en matières premières.

Un autre centre de la fabrication de toiles s'établit, vers 1600, dans les quatre juridictions rurales de l'Argovie et dans le bailliage de Willisau du canton de Lucerne². L'Emmental s'y rattacha par la suite³. Au début des années 1760, ce centre d'industrie textile s'étendait (d'après Bodmer) depuis Stettlen, Vechingen et Bollingen (près de Berne) jusqu'à la frontière entre le bailliage de Lenzburg, et le Freiamt (Argovie), et depuis Bucheggberg jusque dans les districts lucernois de Münster et de Rothenburg⁴. Dans l'Argovie Inférieure bernoise, par contre, et dans les régions lucernoises attenantes, l'industrie linière reculait devant l'industrie du coton qui payait des salaires plus élevés.

Dans la région de Zurich, après le milieu du xvi^e siècle, des proscrits venant de Locarno avaient introduit d'importantes améliorations techniques dans le tissage de la laine, dans la teinture et dans le foulage. Après avoir surmonté les difficultés créées au début par les corporations, cette industrie se répandit, grâce au *Verlagssystem*, non seulement sur tout le canton, mais apparemment jusque dans les régions de Zug et de Lucerne, de Schwyz, de Glaris, et du Freiamt en Argovie⁵, et même jusque dans la vallée de la Töss et dans la Thurgovie. Le filage et le tissage avaient lieu, en général, à la campagne. Le gouvernement cherchait bien à concentrer d'autres opérations le plus possible à Zurich, mais pas toujours avec le succès escompté. L'apprêt des draps était néanmoins réservé aux seuls artisans de la corporation urbaine.

1. Gabriel WALSER, *Neue Appenzeller Chronik oder Beschreibung des Kantons Appenzell*, Saint-Gall, 1740, p. 41 ; — cf. FURGER, *Zum Verlagssystem als Organisationsform*, p. 82-83.

2. BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 125-126, 157, 204 et suiv.

3. Wolf BUERKLI-MEYER, *Zürcherische Fabrikgesetzgebung vom Beginn des 14. Jahrhunderts bis zur schweizerischen Staatsumwälzung von 1798*, Zurich, 1884, p. 8 et suiv., ainsi que : *Dreihundert Jahre Entwicklung einer Emmentaler Firma 1630-1936. Geschichte der Leinenweberei Worb & Scheitlin AG Burgdorf*, Burgdorf, 1936.

4. BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 205-206.

5. FURGER, *Zum Verlagssystem als Organisationsform*, p. 84 et suiv. ; — BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 118, 145.

L'industrie du coton, introduite à Zurich au cours du xv^e siècle, plus tard que dans le Nord-Est de la Suisse¹, avait un grand avenir. On produisait d'abord, à la ville comme à la campagne, la futaine ou le *Schürlitz*, tissu mélangé. Mais à la fin du siècle déjà, on fabriquait des tissus de coton pur. Les nouvelles possibilités de gain qu'offrait le travail du coton contribuèrent, après l'introduction de la Réforme, à réduire le nombre des enrôlements pour le service étranger. La nouvelle industrie pouvait se développer d'autant mieux qu'elle n'était pas soumise aux règlements des corporations de métiers². Le *Verlagssystem* urbain rencontrait là des conditions très favorables à son extension. Toutefois, il y avait aussi des ateliers artisanaux qui se transformèrent peu à peu en petites usines rurales, dirigées par les *Tüchler*. Depuis 1662, la ville de Zurich s'efforçait avec tenacité de restreindre, par des interdictions réitérées, la liberté du commerce, les tissus (*Tüchli*) ne devant être vendus que sur le marché urbain. S'ils ne réussissaient pas à tourner la loi, les producteurs se voyaient ainsi réduits au rôle de fabricants commandités ou de « commanditaires » — intermédiaires. Primitivement le « porteur » (*Träger*), simple intermédiaire entre le commanditaire et les commandités, n'avait qu'un rôle modeste ; mais à force de travail, il réussit souvent à s'élever à la condition de commanditaire ou de petit entrepreneur indépendant. Quant aux fileurs commandités, il y en avait même en dehors du canton de Zurich, jusque dans le Freiamt et dans la région des cantons catholiques. Dans la couche des fileurs et des tisserands ruraux, on peut distinguer deux groupes : les uns avaient suffisamment de terres pour que leur activité artisanale ne représentât qu'une source de revenus secondaires ; beaucoup d'autres, par contre, ne possédaient rien et étaient entièrement réduits au travail du filage et du tissage. Tandis que le tissage était répandu plutôt dans le fond des vallées, le filage se pratiquait dans les localités plus élevées. A côté de Zurich, Winterthour réussit à devenir un deuxième centre de grands entrepreneurs-commanditaires (*Verleger*). En outre, cette industrie pénétra dans l'Argovie Inférieure bernoise et dans le bas-pays lucernois. Enfin, la fabrication des indiennes se répandit à partir de Genève et de la principauté de Neuchâtel³.

Dans la Suisse de l'Est, la situation était très différente de celle des régions avoisinant Zurich. Saint-Gall, le centre commercial le plus important, n'avait qu'un tout petit territoire. La production croissante devait faire appel à une main-d'œuvre qui, politiquement, dépendait

1. Cf. BODMER, *op. cit.*, p. 43, 98 et suiv., 181 et suiv. ; — E. KUNZLE, *Die zürcherische Baumwollindustrie von ihren Anfängen bis zur Einführung des Fabrikbetriebes*, Zurich, 1906, p. 7 et suiv.

2. KUNZLE, *Die zürcherische Baumwollindustrie*, p. 5 et suiv. ; — BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 151-152.

3. BODMER, *op. cit.*, p. 186-187 ; — A. DREYER, *Les toiles peintes en Pays Neuchâtelois*, Neuchâtel, 1923, p. 19 et suiv., 24 et suiv.

d'autorités extérieures à la ville : habitants du canton Appenzell, du territoire de l'abbé de Saint-Gall, de la région de Toggenburg, de la vallée du Rhin et de Thurgovie. Glaris aussi, ainsi qu'une partie du Vorarlberg, le Sud de la Souabe, et les Grisons furent incorporés à cette zone industrielle. La liberté de production et d'écoulement des produits y était bien plus grande que dans la zone industrielle entourant Zurich. Toute une série de centres secondaires purent se former ainsi, au préjudice de Saint-Gall. Au total, dans le dernier quart du XVIII^e siècle, 80 000 à 100 000 personnes auraient été employées dans l'industrie textile, dont un bon tiers dans la broderie ¹.

L'organisation de la production, dans cette zone, était très variée, mais le *Verlagssystem* prédominait. Il y avait en outre les diverses catégories d'intermédiaires qu'on appelait ici *Auswäger*, *Feilträger*, *Garnkempter*, etc. Beaucoup d'habitants pauvres de cette région débutaient comme intermédiaires et finissaient leurs jours comme patrons d'usine. Bon nombre de tisserands commanditaient des fileurs, mais il y avait aussi des fileurs qui travaillaient à leur propre compte. En général, le tissage et le filage étaient pratiqués, dans les maisons paysannes, comme activité secondaire, le filage surtout dans les régions les plus pauvres et par des femmes, des enfants et des vieillards. Il y avait ensuite des bobineurs : généralement des enfants et des personnes âgées, qui souvent faisaient partie de la famille d'un tisserand. Depuis le milieu du XVIII^e siècle, se répandit la fabrication de la mousseline, organisée elle aussi d'après le *Verlagssystem*. Vers la fin du siècle, il y avait à Saint-Gall 60 maisons de commerce qui écoulaient ces produits, et une trentaine environ à Appenzell-Ausserroden, à Herisau, à Trogen, à Speicher-Tensen et à Wald, ainsi qu'à Altstätten, à Rheineck, à Rorschach et à Arbon.

Un autre centre de filatures de coton se forma, au cours du XVIII^e siècle, dans le canton de Glaris et dans les bailliages de Werdenberg, de Wartau, d'Uznach et de Gaster ². La ville de Zurich essaya vainement de s'opposer à cette évolution par une réglementation industrielle. Peu à peu apparut là aussi une couche de « commanditaires ». L'industrie du coton était alors devenue la plus importante branche de l'industrie textile de la Suisse. D'après Bodmer, elle s'étendait, dans la deuxième moitié du siècle, depuis Lausanne jusque très loin dans la Forêt Noire, dans la Souabe et dans les vallées grisonnes, de l'Ajoie jusqu'au pied du Saint-Gotthard ³.

L'industrie de la soie qui, après des débuts prometteurs au xv^e siècle, avait assez rapidement disparu, connut une nouvelle floraison à Zurich après l'arrivée d'exilés de Locarno en 1555. Non soumise à aucune

1. A. JENNY-TRUMPY, « Handel und Industrie des Kantons Glarus », dans *Jahrbuch des Hist. Vereins des Kantons Glarus*, 1899 ; — FURGER, *Zum Verlagssystem als Organisationsform*, p. 104.

2. FURGER, *op. cit.*, p. 114 et suiv.

3. BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 233.

corporation, elle put se développer en « métier libre » ; de fait, elle était le monopole d'entrepreneurs urbains qui la dirigeaient grâce au *Verlagssystem*¹. Il était interdit de filer de la soie à l'extérieur de la ville ; par contre, pour embobiner le fil et pour d'autres travaux, on avait besoin des habitants de la campagne. On fabriquait, outre des tissus de soie, du fleuret pour la trame et, en utilisant les déchets, de la filosselle ; en général, les travaux étaient exécutés à domicile, le plus souvent par des femmes. Vers la fin du xvii^e siècle, le tissage des voiles devint la branche la plus florissante de l'industrie de la soie à Zurich. Des fileurs et certains apprêteurs, appelé *Kämblers*, réussirent à s'élever au rang de « commanditaires-intermédiaires » ; il y avait ensuite, comme dans l'industrie du coton, les « porteurs » qui savaient profiter de leur rôle d'intermédiaire entre l'ouvrier et le commanditaire pour devenir eux aussi des commanditaires-intermédiaires. Comme d'autres branches d'industrie, la soierie connut, au cours du xviii^e siècle, certains changements dans la répartition des centres de production. Zurich perdit ainsi son monopole de fait dans la fabrication des chapes, car entre temps, des filatures concurrentes avaient fait leur apparition dans la Suisse centrale, notamment dans la région de Lucerne².

A Bâle, l'industrie des rubans de soie ou passementerie fut introduite dans le troisième quart du xvi^e siècle, par des réfugiés de Locarno et par des Huguenots. C'est la seule industrie qui réussit à s'opposer avec succès aux restrictions imposées par les corporations de métiers³. En 1612, la controverse au sujet de la constitution en corporation fut terminée par une décision en sa faveur : la passementerie était déclarée métier libre. Dès lors, un grand avenir s'ouvrit pour la rubanerie bâloise, tandis que la fabrication des autres soieries périssait, étouffée par la réglementation des corporations. Toutefois, depuis 1600 environ, Bâle accorda de plus en plus difficilement le droit de cité aux étrangers, politique qui détermina la main-d'œuvre française et italienne, non admise dans la ville, à se fixer à la campagne, dans l'évêché de Bâle, où la vie était moins chère ; ils y travaillèrent pour les entrepreneurs-commanditaires urbains. Les membres des corporations cherchaient bien à défendre l'entrée dans la ville à ces « faiseurs de rubans étrangers », qui devaient

1. Adolf BUERKLI-MAYER, *Geschichte der zürcherischen Seidenindustrie vom Schlusse des 13. Jahrhunderts bis in die neuere Zeit*, Zurich, 1884 ; — du même, *Zürcherische Fabrikgesetzgebung, passim* ; — BODMER, *Die wirtschaftliche Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 147-148 ; 189 et suiv. ; — William E. RAPPART, *La Révolution industrielle et les origines de la protection légale du travail en Suisse*, Berne, 1904, p. 88-89 ; — FÜRGER, *Zum Verlagssystem als organisationsform*, p. 120 et suiv.

2. BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 208 et suiv.

3. Cf. TRUGOTT GEERING, *Handel und Industrie der Stadt Basel*, Bâle, 1886, p. 433-434, 470 et suiv. ; — Emil THURKAUF, *Verlag und Heimarbeit in der Basler Seidenindustrie*, 1909, p. 11 et suiv. ; FÜRGER, *Zum Verlagssystem als Organisationsform*, p. 129 et suiv. ; — BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 121-122, 154 et suiv., 193 et suiv.

remettre leur travail à leurs employeurs. Mais en 1648, les passementiers et leurs commandites eurent définitivement gain de cause.

A la campagne, on employait de la main-d'œuvre qualifiée et non qualifiée qui, contrairement à ce qui se passait dans les corporations, fabriquait surtout des marchandises de qualité inférieure. Vers 1660, le métier à tisser automatique fut introduit, et son emploi se généralisa peu avant la fin du siècle ; il n'y avait plus place désormais pour les artisans ayant fait l'apprentissage traditionnel que l'on pouvait remplacer par une main-d'œuvre non qualifiée. La passementerie devint de plus en plus une industrie à domicile, une occupation accessoire des habitants dans les environs de Bâle. Toute la famille des paysans s'y adonnait : les enfants, souvent à partir de l'âge de quatre ans, tournaient les dévidoirs, les femmes tissaient et les hommes aussi, parfois. Parmi les ouvriers ruraux il y en avait, au XVIII^e siècle, qui possédaient leur propre métier à tisser et ne travaillaient pas seulement pour des marchands bâlois, mais aussi pour des entrepreneurs de l'Argovie. D'autres trouvaient à louer le métier chez un Bâlois qui n'était pas fabriquant, et ils travaillaient pour un entrepreneur, de Bâle ou d'ailleurs. La plupart travaillaient sur des métiers qu'ils louaient à leur commanditaires bâlois, tandis que quelques-uns trouvaient métiers et commanditaires ailleurs. Il y avait en outre, tout comme dans la région de Zurich, des ouvriers spécialisés dans le tordage de la soie, commandité, en bonne conjoncture, par un passementier. Les intermédiaires entre les ouvriers et les commanditaires ne manquaient pas non plus ; on les appelait *Seidenboten*. Au cours du XVIII^e siècle, les commanditaires de Bâle devinrent de plus en plus puissants et s'employèrent à monopoliser la fabrication et la vente des métiers automatiques.

Une autre industrie qui se développa, à partir de la deuxième moitié du XVII^e siècle, dans la région de Bâle, était le tricotage ; il y avait finalement des tricoteurs, qualifiés ou non, jusque loin au delà du territoire de la ville et du prince-évêque de Bâle, dans l'Argovie, plus tard aussi dans le territoire de Schaffhouse, de Zurich et de Lucerne ¹, ainsi que dans le canton de Soleure. Au XVIII^e siècle, la fabrication de broderies avait également une grande importance ; on exportait surtout depuis la partie allemande du canton de Berne ². Citons ensuite, pour la principauté de Neuchâtel, la dentellerie et l'horlogerie. Cette dernière industrie s'étendit de Neuchâtel en direction de l'évêché de Bâle et dans le canton de Vaud. Mentionnons enfin la fabrication de tables d'ardoise et l'industrie cotonnière dans le Glaris ; d'où la naissance, en cette région, d'une classe de marchands ³.

1. BODMER, *op. cit.*, p. 156 et 217 ; — A. Ass, *Das wirtschaftliche Verhältnis zwischen Stadt und Land im Kanton Basel, vornehmlich im 18. Jahrhundert*, thèse Breslau, 1930.

2. BODMER, *op. cit.*, p. 216.

3. *Ibid.*, p. 237 et suiv.

Conclusion provisoire

Comment résumer notre étude ? Au centre de nos observations se trouvait l'industrie rurale, notamment celle à caractère d'exportation. Nous avons posé en outre la question de savoir dans quelle mesure l'initiative des paysans s'exprimait sous forme d'une activité d'entrepreneur. Nous avons vu que les industries rurales étaient d'abord, et dans une large mesure, fonction d'un lieu donné. La draperie fleurissait là où l'on élevait des moutons, l'industrie de la toile dans les régions où l'on cultivait le lin ou le chanvre. Des gisements de minerais, des ressources en bois et en énergie hydraulique ont suscité les industries des métaux, du bois et les verreries. Dans la Frise orientale, riche en tourbe, des villages entiers s'adonnèrent à l'extraction de ce combustible, lorsque la raréfaction du charbon de bois se fit sensible et que la houille était encore d'un usage très restreint. Sur la côte, le développement de la navigation et de la pêche, surtout la pêche à la baleine, amena l'implantation d'industries de transformation correspondantes.

Toutes ces constatations ont été faites en partant du seul problème de la localisation ; mais dans l'optique historique apparaissent d'autres facteurs dont il faut tenir compte. Le cadre politico-territorial est à considérer, aussi bien que le progrès de la technique et de l'organisation commerciale. Ces divers facteurs donnent aux tensions entre la ville et la campagne leurs couleurs si variées, nuancées par les particularismes locaux ; c'est eux qui montrent comment s'interpénètrent une structure déterminée par le cadre géographique et la dynamique des initiatives humaines. Nous avons vu que la critique des historiens dirigée contre le concept d'économie urbaine médiévale avait permis de découvrir une autre réalité : celle que l'on a nommée région économique. A côté des grands centres à caractères de métropole, on a constaté, en effet, que d'autres centres, urbains et semi-urbains, avaient joué, en coordination avec les premiers, un rôle important. L'histoire de l'Empire germanique surtout avec ses territoires princiers, ses seigneuries, ses grands domaines appartenant à des monastères, à des nobles ou à de riches bourgeois, montre clairement à quel point la structure économique du plat pays pouvait varier, combien nombreux et divers y étaient les centres économiques, tous en mesure de rivaliser avec les grandes villes. A l'époque de l'absolutisme princier et de la politique mercantiliste, le mouvement de concentration de l'activité industrielle et artisanale dans les villes s'accrut considérablement, en bonne partie pour des raisons fiscales ; mais les exemples que nous avons donnés dans cette étude montrent que l'activité industrielle à la campagne n'en gardait pas moins une étonnante

vitalité, surtout dans les régions côtières, où les paysans étaient traditionnellement libres, et dans les régions de défrichement montagnard, d'accès difficile. Mais il y a plus : dans ces dernières, en Suisse surtout, l'activité rurale connut très tôt une extension caractéristique qui préparait déjà la transformation du pays en une région industrielle moderne.

Deux autres facteurs contribuent à éclairer notre problème : le progrès technique et l'amélioration et l'organisation commerciale. Lorsque, au cours des XIII^e et XIV^e siècle, on apprit, grâce à la roue hydraulique, à augmenter la productivité métallurgique¹, des ateliers industriels s'installèrent dans les vallées riches en eaux et en forêts, à une distance plus ou moins grande des centres urbains qui travaillaient les métaux ou en faisaient le commerce, dans le Siegerland par exemple, dans la Mark et dans le duché de Berg, dans les environs de Nuremberg ou de Lübeck, tandis que dans les régions vallonnées de l'Angleterre, on installait des moulins à foulon pour l'industrie drapière. Et à nouveau, aux XVII^e et XVIII^e siècles, lorsque l'on commença à mécaniser l'industrie textile, les nouvelles usines ne se créèrent pas seulement dans les villes, mais souvent à leurs portes et à la campagne. Rappelons les soieries installées autour de la métropole de Londres, les blanchisseries aux portes de Haarlem, le rôle du métier à tisser la soie, perfectionné dans la souveraineté de Zurich, et celui du métier automatique pour la rubannerie bâloise².

Un facteur d'une très grande importance encore : la naissance du *Verlagssystem* — F. Furger l'a clairement démontré. Dans les derniers siècles du Moyen Age apparut, en la personne du grand marchand-commanditaire, un type d'entrepreneur qui devait nécessairement faire éclater les cadres de l'économie urbaine reposant sur l'artisanat corporatif. Ses connaissances, souvent internationales, des conditions d'achat et d'écoulement lui conféraient une supériorité évidente sur l'artisan lié par les règlements de sa corporation, et il pouvait oser produire pour un marché plus étendu. Naturellement, la production avait d'abord commencé à la ville, dont la législation industrielle et commerciale entravait l'initiative de l'entrepreneur à plusieurs égards. Il n'est donc pas étonnant de voir le marchand chercher un expédient et le trouver ; il renonçait à faire appel aux artisans des corporations, et employait, « commanditait », des ouvriers de la campagne³. Nous avons pu observer ce processus tout au long de l'époque étudiée, depuis l'émigration de l'industrie textile des Flandres jusqu'à l'industrialisation de la Suisse au cours de l'expansion du travail du coton. Cette main-d'œuvre rurale était moins exercée que les artisans urbains, mais elle était moins chère et n'était pas soumise aux règlements des corporations. On pouvait obtenir d'elle les meilleurs

1. Cf. Abbot PAYSON USHER, *A History of Mechanical Inventions*, rev. ed., Cambridge /Mass, 1954, p. 179 et suiv.

2. Cf. BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 149 et 155.

3. FURGER, *Zum Verlagssystem als Organisationsform des Frühkapitalismus*, p. 73.

résultats dans la fabrication des tissus bon marché, destinés à l'usage des masses ; à mesure que le travail manuel était simplifié par la spécialisation toujours plus poussée ¹ ou bien remplacé par le travail des machines, la valeur de cette main-d'œuvre ne cessait d'augmenter.

En examinant la répartition géographique des industries, les facteurs politiques, l'évolution de l'organisation technique et commerciale, nous n'allons pourtant pas encore au fond des choses. Situation démographique et structure sociale ont joué aussi leur rôle. Dans les régions favorables à l'agriculture, l'industrie rurale travaillait peu pour l'exportation ; par contre, ce type d'industrie prospérait dans les régions forestières et montagneuses et dans les landes, où le rendement des terres était insuffisant pour assurer l'existence des habitants. Là où prédominait l'élevage, de même, on avait plus de temps pour s'adonner à une occupation artisanale. Le droit successoral n'était pas non plus sans jouer un rôle. Le droit d'aînesse, qui réservait la ferme à l'un des fils, obligeait les autres enfants à trouver au dehors des moyens d'existence, surtout lorsqu'il ne restait plus de terres à défricher dans la région. Mais à sa manière, la coutume du partage successoral a eu plus d'importance encore : car le paysan héritier d'un trop petit lopin de terre — à moins qu'il ne se prêtât au jardinage intensif, ou à la culture de la vigne — avait besoin d'un revenu supplémentaire. C'était donc les petits cultivateurs et les ouvriers agricoles qui s'adonnaient à une activité industrielle, bien plus que les fermiers qui, tout au plus, bricolaient pendant leurs loisirs par passion, par exemple en faisant des montres. Dans le meilleurs des cas, les fermiers employaient leurs domestiques à tisser mais, en raison de la pénurie de main-d'œuvre agricole, ils étaient plutôt hostiles au travail artisanal des villageois ne possédant pas de terres ².

Il nous est maintenant plus facile de considérer les rapports entre l'évolution démographique, la conjoncture agricole et le mouvement d'expansion de l'industrie à la campagne ³.

Examinons d'abord la première phase, celle de la baisse de la population après le milieu du xiv^e siècle, provoquée par les grandes épidémies. Slicher van Bath attire l'attention sur le fait qu'une industrie rurale (travaillant pour l'exportation) « apparut dans certaines régions » au cours de la période allant jusqu'à 1450, caractérisée par une récession

1. Cf. par exemple, pour l'horlogerie genevoise, BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 126.

2. GOTHEIN, *Wirtschaftsgeschichte des Schwarzwaldes*, p. 821.

3. B. H. SLICHER VAN BATH, *Historische ontwikkeling van textielnijverheid in Twente*, p. 21-22, analyse ces rapports dans la première période de l'histoire de l'industrie textile et de l'agriculture ; — cf. aussi du même : *De agrarische geschiedenis van West-Europa*, p. 137-138, 145-146, 240, 340 et suiv.

effet, la mise en place d'une industrie rurale. Pour une juste appréciation du processus, il nous faut toutefois tenir compte aussi des autres facteurs dans le secteur agricole. Les difficultés de l'agriculture facilitaient, en qui ont joué : les progrès techniques déjà cités et l'extension du *Verlags-system*, grâce à l'ouverture de marchés nouveaux et à long rayon. En nous reportant aux constatations de E. Carus-Wilson pour l'Angleterre, nous voyons à quel point les événements interfèrent ; les débuts des industries rurales d'exportation se situent bien plus tôt que l'histoire agraire de l'Angleterre ne le laissait supposer.

Pour l'évolution ultérieure, les périodisations de Slicher van Bath et de W. Abel¹ sont différentes. Slicher van Bath, qui est attentif à l'évolution dans l'ensemble de l'Europe occidentale, insiste, pour la période de 1450 à 1550, sur l'accroissement de la population, et pour celle allant de 1550 à 1650, sur la hausse considérable des prix, résultant à la fois de cet accroissement démographique, de l'afflux massif de l'or et de l'argent américains, et des hauts revenus agricoles, la hausse des salaires étant moins importante que celle des prix. W. Abel constate, pour l'Allemagne, une hausse des prix à partir du début du xvi^e siècle jusqu'à la guerre de Trente ans, suivie d'une baisse jusqu'à la fin du xvii^e siècle. Quel est l'état de l'industrie rurale à cette époque ? L'excellente situation de l'agriculture favorisait une certaine extension des cultures et, en conséquence, l'apparition d'une nouvelle catégorie de petits propriétaires (les *Kätner*) dans le Nord-Ouest de l'Allemagne² ; mais cette extension des cultures n'était pas réalisable dans les régions côtières à économie laitière, exigeant l'investissement de fonds considérables (à moins de construire des digues), et dans les régions montagneuses. La pression démographique croissante de ces régions trouvait un exutoire dans les armées de lansquenets et le service militaire à l'étranger ; on mettait aussi un frein au mercenariat en développant les industries rurales, fournissant ainsi aux petits fermiers, de plus en plus nombreux (les *Tauner*), de nouveaux moyens d'existence³. Autre exutoire : l'exploitation minière, en plein essor depuis le milieu du xv^e siècle, notamment grâce aux progrès techniques alors réalisés.

Un coup d'œil jeté sur les Pays-Bas, sur les régions de l'Allemagne dévastées par la guerre de Trente ans et sur la Confédération helvétique montre pourtant à quel point les conditions locales ont été primordiales. Dans le Sud des Pays-Bas, la « Guerre de Quatre-vingts ans » eut pour conséquence un transfert de l'industrie sous domination espagnole dans

1. Cf. Wilhelm ABEL, *Agrarkrisen und Agrarkonjunktur in Mitteleuropa vom 13. bis 19. Jahrhundert*, Berlin, 1935, p. 8

2. Cf. SLICHER VAN BATH, *De agrarische geschiedenis van West-Europa*, p. 143 ; — Wilhelm ABEL, *Geschichte der deutschen Landwirtschaft*, Stuttgart 1962, p. 198.

3. BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 124 (au sujet de Berne).

les régions neutres de l'évêché de Liège. En Allemagne, la production industrielle rurale subit, pendant la guerre de Trente ans, de graves atteintes, qui purent toutefois être réparées dans une certaine mesure par des transferts semblables. Dans ses recherches sur la situation sociale et économique de l'Allemagne occidentale pendant cette guerre, Kuske a relevé ces déplacements vers la campagne des grands centres industriels urbains et fait remarquer que la production, jusque-là de style corporatif médiéval, s'en trouva généralement accrue. Ce fut le cas notamment dans les territoires de Berg et de la Mark, aussi bien dans la métallurgie que dans l'industrie textile ; puis dans la région d'Aix-la-Chapelle et, plus tard, du Rhin inférieur ¹. Enfin, dans la Confédération helvétique, qui depuis la fin du Moyen Age, s'était trouvée en dehors des opérations militaires, la guerre de Trente ans eut quelques répercussions indirectes. Ainsi, le nombre des toiles blanchies en 1610 à Saint-Gall ne peut être atteint à nouveau qu'en 1714 ². Mais dès la deuxième moitié du XVII^e siècle, la filature des chapes, commanditée par les entrepreneurs de Zurich, connut sa plus grande expansion ³.

Nous entrons maintenant dans la dernière phase qu'il nous reste à examiner ; la période qui va de la fin de la guerre de Trente ans jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Slicher van Bath la caractérise comme étant une période de récession, avec un faible accroissement, et même — parfois — une stagnation de la population ; une époque de longue dépression agraire, pendant laquelle toutefois les prix des produits de l'élevage résistèrent mieux que ceux des céréales. C'est pourquoi il y eut une certaine extension des herbages au détriment de la céréaliculture, par exemple dans le Schleswig-Holstein ⁴. Mais on peut observer le même phénomène dans le pays de Herve ⁵, en Allemagne du Sud et en Suisse, ainsi qu'en Thiérache dans le Nord de la France ⁶. Ces régions connurent un intense développement industriel, de même que le Maine, le Twente, la Westphalie, la Suisse,

1. Bruno KUSKE, « Das soziale und wirtschaftliche Leben Westdeutschland im Dreissigjährigen Kriege », dans *Jahrbuch der Arbeitsgemeinschaft rheinischer Geschichtsvereine*, 3, 1937, p. 81-87, réimprimé dans Bruno KUSKE, *Köln, der Rhein und das Reich, Beiträge aus fünf Jahrhunderten wirtschaftsgeschichtlicher Forschung*, Cologne-Graz, 1956, p. 177-199.

2. BODMER, *Die Entwicklung der schweizerischen Textilwirtschaft*, p. 118.

3. *Ibid.*, p. 147.

4. Cf. la dernière étude sur le sujet, de Volkmar von Armin, *Krisen und Konjunkturen der Landwirtschaft in Schleswig-Holstein vom 16. bis 18. Jahrhundert* (t. XXXV de la coll. Quellen und Forschungen zur Geschichte Schleswig-Holsteins), Neumünster, 1957, p. 59.

5. Mentionné par Slicher van Bath, *De agrarische Geschiedenis van West-Europa*, p. 146.

6. A. LEQUEUX, *L'Accourtilage en Thiérache au XVII^e et XVIII^e siècles*, Mém. de a Soc. d'hist. du droit des pays flamands, picards et wallons, 2, 1939, p. 21 et suiv.

la Silésie, l'Écosse et l'Irlande¹. Pour le Twente, Slicher van Bath a montré comment, de 1675 à 1723, l'industrie textile s'installe dans les maisons paysannes, tandis que, après 1723, elle se concentre de plus en plus dans les villes et dans les villages paroissiaux, le lien entre « industrie et agriculture » devenant plus ténu². Pour la Suisse, les recherches de Bodmer ont montré dans quelle large mesure l'industrie cotonnière a contribué, au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, à absorber le surcroît de population, en devenant la première industrie textile d'exportation du pays. Il est évident que l'industrie laitière, avec ses possibilités d'écoulement limitées, avait moins d'importance à cet égard que l'industrie textile, qui pouvait employer, à domicile, une main-d'œuvre très nombreuse, même des enfants à partir de l'âge de quatre ans. Lorsque Slicher van Bath affirme que les régions d'élevage ne permettent guère un accroissement de la population³, il pense surtout aux régions fertiles en bordure des côtes, dans lesquelles, en effet, les exploitations investissaient des fonds pour leur équipement, encouragées par les conditions favorables que rencontrait le transport de leurs produits. Mais il ne pensait pas aux régions montagneuses de la Confédération. Tandis que le surplus de population dans les régions côtières trouvait une occupation dans la pêche et dans la navigation, en Suisse, l'émigration mise à part, c'était l'industrie à domicile qui offrait la meilleure solution. D'ailleurs les contemporains, eux aussi, ont vu les choses ainsi. Pour des raisons d'économie politique, J. H. Schinz faisait l'éloge de cette augmentation de la population que l'on pouvait constater au cours du XVIII^e siècle⁴. La Suisse, il est vrai, pratiquait aussi le commerce du bétail en direction de l'Italie du Nord⁵ et exportait ses fromages vers l'Italie, l'Allemagne et la France.

Ayant éclairci, par ces considérations, certains faits importants de l'histoire sociale, nous pouvons maintenant élargir l'analyse dans deux directions. Premièrement, nous poserons le problème des couches inférieures de la population rurale⁶. Si, comme le suggère Erich Maschke⁷,

1. Cf. E. J. HOBSEAWM, « The General Crisis of the European Economy in the 17th century », dans *Past and Present*, 6, 1954, p. 51-52.

2. SLICHER VAN BATH, *De agrarische Geschiedenis van West-Europa*, p. 24.

3. *Ibid.*, p. 45.

4. HAUSER, *Schweizerische Wirtschafts-und Sozialgeschichte*, p. 176-177.

5. *Ibid.*, p. 85-86, 139 et suiv.

6. Cf. au sujet de ces couches : Werner CONZE, *Vom « Pöbel » zum « Proletariat »*, dans *Vierteljahrsschrift für Sozial-und Wirtschaftsgeschichte*, 41, 1954, p. 333 et suiv. ; — du même, « Staat und Gesellschaft in der frührevolutionären Gesellschaft », dans *Historische Zeitschrift*, 186, 1958, p. 1 et suiv.

7. Cf. ERICH MASCHKE, *Die städtischen Unterschichten im späten Mittelalter*, communication à l'occasion d'un colloque à Saint-Cloud, le 1^{er} novembre 1962.

nous entendons par couches inférieures des groupes dont « l'activité s'exerçait sous une dépendance économique », les emplois qu'offrait l'industrie rurale avaient pour elles un attrait puissant, car ils donnaient la possibilité de surmonter les difficultés saisonnières ou créées par de mauvaises récoltes ; ceci est vrai en premier lieu pour les journaliers non possédants, puis pour diverses catégories de petits propriétaires, n'ayant qu'un droit de jouissance réduit dans les communaux. La stratification sociale de la population rurale et les tensions qui en résultèrent deviennent plus évidents encore par suite de la généralisation du *Verlagssystem* : opposition, à la campagne, entre ouvriers du textile spécialisés, et manœuvres ; inégalité d'estime envers les fileurs et envers les tisserands ; distinction entre tisserands riches et tisserands pauvres ; hostilité d'une partie des paysans propriétaires — en raison de la pénurie de personnel — à toute extension de l'industrie rurale ¹.

Une autre constatation intéressante peut être faite : l'appréciation croissante de la main-d'œuvre issue des couches inférieures. On la voit apparaître dès la première phase de l'industrialisation au Moyen Age, au moment où les marchands-commanditaires se mirent à recruter leurs ouvriers dans la population rurale. C'est un froid rationalisme économique qui se manifeste par là, et qui ne peut être identifié ni avec l'éthique du travail de l'Église médiéval, ni avec l'éthique protestante, encore que cette dernière ait sans doute puissamment contribué à augmenter l'estime qu'on portait à cette main-d'œuvre ². Une étape importante de cette évolution fut atteinte dès le xviii^e siècle, lorsque l'on déclara le tissage des toiles métier « honnête » ³.

Autre question : la mobilité des conditions sociales. Les couches supérieures du paysannat étaient relativement fermées. Les couches inférieures devaient donc d'autant plus essayer de « faire fortune » dans l'industrie à domicile ou ses branches annexes. Ceci nous amène au problème des entrepreneurs.

Peut-on parler d'entrepreneurs proprement paysans dans le cadre de l'industrie rurale ? D'autres types d'entrepreneurs sont de plus d'importance. En premier lieu, le grand marchand de la ville qui, par le *Verlagssystem* et par ses achats, fait travailler la main-d'œuvre rurale disponible, s'efforçant surtout de concurrencer l'artisanat corporatif des villes. Ensuite, les entrepreneurs nobles et ecclésiastiques, qui avaient toutes facilités, dans le cadre de leurs domaines, pour se procurer les matières premières et, le cas échéant, la main-d'œuvre. On pourrait en citer des exemples dans toutes les parties de l'ancien Empire

1. Cf. BODMER, *Die Entwicklungsgeschichte der schweizerischen Textilwirtschaft*.

2. Cf., pour la Suisse, BRAUN, *Industrialisierung und Volksleben*, p. 181 et suiv.

3. Cf. KUSKE, *Das soziale und wirtschaftliche Leben Westdeutschlands im Dreissigjährigen Kriege*, p. 197.

germanique. Partout où il fallait investir des capitaux importants, surtout pour l'extraction minière et l'établissement de manufactures, l'initiative revenait aux princes et à l'État. Enfin, les artisans urbains-entrepreneurs : à diverses époques, comme l'ont montré Skalweit et Kuske ¹, on voit des artisans délaisser les villes pour la campagne, dès que la campagne offre des conditions de travail plus avantageuses ; en s'y fixant, ils devinrent entrepreneurs d'industries diverses, ainsi que bon nombre d'artisans ruraux.

Attirons l'attention sur une position intermédiaire très remarquable : celle d'une partie des travailleurs des mines, éléments très mobiles qui émigrèrent depuis les centres de la production de cuivre et d'argent du Tyrol et de l'Allemagne moyenne, réclamant partout des droits particuliers. Des mineurs tyroliens immigrèrent ainsi en Forêt Noire à l'époque où l'exploitation minière y prospérait, placèrent leurs riches économies dans l'achat de propriétés et accumulèrent parfois des fortunes considérables en capitaux, biens fonciers, parts de mines, moulins-bocards. Lorsque l'exploitation minière déclina, beaucoup d'entre eux, surtout les charbonniers pauvres et les bûcherons, se virent contraints de se replier sur leurs propriétés agricoles ². Les conséquences sociales en furent assez graves, car, en acquérant des terres, les seigneurs avaient la possibilité d'abaisser, sur le plan social, les mineurs et avec eux les charbonniers et les bûcherons ³. Il n'en allait pas autrement pour les verriers.

Nous venons de répondre partiellement à la question suivante : dans quelles conditions les entrepreneurs ruraux et paysans ont-ils pu réussir ? D'abord, quand ils connaissaient un métier artisanal. Ceci vaut déjà — exemple très ancien — pour les Fugger, dont l'ancêtre, tisserand, vint de son village à Augsbourg. Ensuite, dans les régions à l'écart des grandes voies de communications, il y avait de nombreuses possibilités de réussir comme colporteur ⁴, commissionnaire ou représentant d'un entrepreneur urbain, ou bien comme marchand indépendant ; pour ce dernier cas, l'exemple le plus caractéristique est celui des sociétés commerciales de la Forêt Noire. D'autres possibilités étaient offertes par les transports, surtout dans les régions de passage ⁵ : par exemple pour des paysans aisés qui disposaient de chevaux. Des villages entiers se spécialisèrent,

1. Cf. Bruno KUSKE, *op. cit.*, p. 190.

2. GÖTHEIN, *Wirtschaftsgeschichte des Schwarzwalds*, p. 603.

3. *Ibid.*, p. 667.

4. Dans le Sauerland, par exemple ; cf. Hedwig KLEINSORGE, *Die Hausierer des oberen Sauerlandes*, thèse Münster 1919, notamment p. 30 et suiv. ; — cf. aussi Ray Bert WESTERFIELD, *Middlemen in English Business particularly between 1660 and 1760*, New Haven 1915, p. 218 et suiv., 255 et suiv.

5. Cf. Bruno KUSKE, *Die wirtschaftliche und soziale Verflechtung zwischen Deutschland und den Niederlanden bis zum 18. Jahrhundert*, dans *Deutsches Archiv für Landes- und Volksforschung* I, 1937, réimprimé dans KUSKE, *Köln, der Rhein und das Reich*, p. 206 et suiv.

ainsi, dans le roulage ; ce sont les voituriers, notons-le, qui permirent aux drapiers de venir s'installer à Neumünster ¹.

Nous avons déjà souligné le rôle important joué par le capital urbain pour stimuler l'activité industrielle de la population rurale, que ce fût à la faveur du *Verlagssystem* ou d'un système combinant un contrat d'achat avec un accord sur un salaire au rendement accordé au producteur. Mais ce ne sont pas là les seules formes que l'organisation de l'industrie rurale a connues. L'esprit de coopération traditionnel du paysan a donné naissance à des formes d'associations très diverses ; mentionnons les *cutlers* du Hallamshire, les *Hauberggenossenschaften* du Siegerland pour l'exploitation de la forêt, les sociétés commerciales de la Forêt Noire ². L'esprit de solidarité des familles et la confession religieuse ont aussi joué un certain rôle ; citons les verriers de la Forêt Noire et les maîtres de forges anglais, par exemple les groupes de quakers des Derby et des Coalbrookdale.



Ce ne sont, rapidement esquissés, que les traits les plus importants du développement de l'industrie rurale et des entreprises paysannes. Il n'est pas douteux qu'une recherche systématique dans ce domaine donnera encore d'autres résultats importants pour l'histoire de l'industrie et de l'industrialisation en Europe occidentale. Mais une considération d'ordre méthodologique s'impose. Les recherches, portant jusqu'ici, de préférence, sur des aires restreintes, doivent systématiquement embrasser de vastes espaces, et tendre, dans la mesure du possible, à une histoire comparée. C'est en dépassant les frontières qu'on trouvera les rapports vraiment importants, qu'on arrivera à une vision plus claire des choses. Combien féconde s'est avérée, pour Kuske par exemple, l'étude sur l'ensemble des Pays-Bas, de la Rhénanie et de la Westphalie, combien instructif a été l'élargissement des recherches de Hektor Ammann dans le domaine de l'industrie textile au Moyen Age ³ !

Cette meilleure connaissance de la genèse des industries rurales et de leur importance donnera — et ce sera l'un des résultats les plus intéressants — une vision plus nette, plus précise de la croissance économique

1. Cf. KELLENBENZ, *Bäuerliche Unternehmertätigkeit im Bereich der Nord-und Ostsee*, p. 24 ; — du même, « Unternehmertum im süddeutschen Raum zu Beginn der Neuzeit », dans *Gemeinsames Erbe. Perspektiven europäischer Geschichte*, Munich, 1959, p. 121.

2. Cf. en outre, Bruno KUSKE, *Die kulturhistorische Bedeutung des Genossenschaftsgedankens*, Halberstadt, 1928, p. 12 et suiv., 21 et suiv.

3. Cf. aussi Paul LEULLIOT, « Houille et coton en Belgique : Pour une histoire industrielle comparée », dans *Annales*, 7, 1952, p. 199 et suiv.

ANNALLES

européenne. On se rendra compte que les incessants déplacements des centres industriels témoignent d'un dynamisme, d'une énergie immense ; que toute l'époque considérée ici n'était nullement aussi statique que le prétendent trop volontiers ceux qui fondent leur appréciation sur l'époque qu'on est convenu d'appeler « révolution industrielle ».

HERMANN KELLENBENZ,
Université de Cologne.